

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. IV.

Montréal (Bas-Canada), 1er Mars 1862.

No. 5.

SOMMAIRE.—Histoire de la Quinzaine.—Extrait du *Correspondant*.—Séance publiques de l'Union Catholique et du Cercle Littéraire.—M. L. Veillot.—Décès.—*Courrier de Montréal*.—Etude Littéraire, (suite).—Musique et Musicien, (suite).—Correspondance.—Le R. P. Lacordaire, par M. de Montalembert.—Chanson.—Esquisses Morales.—Feuilleton: La fille du Serrurier.—Un peu de tout.—Musique: *O Salutaris*, par G. Smith.—Variétés.—Aux Correspondants.—Rébus.

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 27 février 1862.

Les deux dernières semaines nous offrent peu de choses à enregistrer, si ce n'est le mauvais temps et les tempêtes de neige qui ont suspendu les communications à diverses reprises et retardé les malles de 24 et même de 36 heures.

De l'autre côté de la ligne, il paraît que les améri-

cains marchent de victoires en victoires. Après la prise du fort Roanoke, les journaux confirment l'évacuation de Clarkville par les Confédérés et nous apprennent la victoire du fort Donelson gagnée par le Nord: aujourd'hui, il est certain que Nashville est également tombée au pouvoir des armées de Washington. Cette ville, la capitale du Tennessee, devait selon quelques probabilités devenir aussi celle de la Confédération du Sud.

S'il faut en croire le correspondant d'un journal anglais de Montréal, le Nord prépare des armements sur la frontière canadienne, à Ogdensburgh vis-à-vis Prescott. Ces vaisseaux devront être prêts au 1er juin et sont destinés au service de guerre d'après leur force et la solidité de leur charpente. L'Angleterre, de son côté, ne cesse de nous envoyer des troupes et les place sur un pied de guerre excellent.

Les nouvelles européennes les plus importantes dont nous sommes en possession, sont l'ouverture du Conseil Législatif en France, celle des Chambres en Angleterre, la rumeur de l'érection du Mexique en Souveraineté au profit de l'Archiduc Maximilien d'Autriche, ce qui n'est pas du tout dans le goût du Président Lincoln ; et par-dessus tout, l'annonce de la convocation de tous les Evêques du monde catholique à Rome, pour le mois de mai prochain. Les circulaires papales portent que l'objet de cette convocation est la canonisation des martyrs du Japon, le jour de la Pentecôte. Il y aura deux consistoires semi-publics ; il est plus que probable que la situation actuelle de la papeauté y sera prise en considération et discutée.

M. le comte de Montalembert vient de publier dans le *Correspondant* la première partie d'un écrit sur le Père Lacordaire. Nous ne citerons que les pages où M. de Montalembert raconte la chute de M. de La Mennais et la séparation qu'elle amena entre le maître et les disciples. Elles rappellent des faits ou peu connus, ou oubliés, qui honorent singulièrement le Père Lacordaire. M. de Montalembert ne s'honore pas moins par la générosité chrétienne avec laquelle il s'accuse pour lui rendre ce témoignage.

M. Paul Stevens, le conteur populaire donnera, le 13 mars prochain, une fête littéraire et musicale où le public lettré de Montréal aura l'occasion de prendre sa revanche. Si M. Stevens, qui nous promet trois récits historiques, réussit dans ce nouveau genre comme dans le conte, nous nous promettons une délicieuse soirée. Il est allé prendre ses sujets au plus vif de l'histoire de la colonie de Montréal ; ils seront donc aussi neufs que palpitants d'intérêt local.

C'est ainsi que les fêtes de l'intelligence se succèdent. Dimanche passé, l'Union Catholique a été honorée de la visite de Mgr. de Montréal et de plusieurs personnes de marque qui avaient bien voulu manifester, par leur présence tout l'intérêt et toute la sympathie qu'ils portent à cette jeune et vaillante société. C'est ce que fit très habilement ressortir M. Tessier, président de l'association, qui souhaita la bienvenue à Mgr. de Montréal, au nom des membres de l'Union Catholique. M. Lacroix lut ensuite un remarquable essai sur l'*infaillibilité*. Ce travail, aussi bien pensé que bien écrit, très substantiel, étayé d'ailleurs de savantes citations et d'incontestables autorités annonce, chez l'auteur un goût prononcé pour les études sérieuses et lui fait le plus grand honneur.

Après la lecture de M. Lacroix, Mgr. de Montréal, dont tout le monde connaît la douce et persuasive éloquence, adressa des félicitations aux membres de l'Union

Catholique, et laissa tomber des paroles d'encouragement qui porteront les plus heureux fruits.

Cette petite fête qui fut une véritable fête de famille se termina, comme à l'ordinaire, par un salut chanté dans la chapelle.

Mardi dernier, c'était le *Cercle Littéraire* qui donnait, au Cabinet de Lecture Paroissial, une séance des plus intéressantes. Par malheur, l'incertitude du temps a nuï à l'affluence des auditeurs, mais tous ceux qui ont eu le courage de braver l'état affreux des chemins, les avalanches tombant du haut des toits et l'âpreté de la température, ont dû se trouver agréablement dédommagés, car cette soirée tout à la fois musicale et littéraire a été, sans contredit, une des plus variées et des plus intéressantes que nous ayons eues depuis longtemps.

M. Achille Belle, président du *Cercle Littéraire*, ouvrit la séance, en donnant un exposé très-lucide et très-éloquent de l'état actuel de cette société. D'après ce qu'a dit M. Belle, cette société compte déjà plus de cinq années d'existence. Depuis ce temps, elle a pris la part la plus active à toutes les circonstances importantes qui ont eu lieu jusqu'à ce jour ; chaque année, ses membres ont figuré plusieurs fois, avec honneur, à la tribune du cabinet paroissial, et quelquefois tous ensemble. Ses travaux ont continuellement alimenté l'*Echo du Cabinet de Lecture Paroissial* qui forme déjà trois grands volumes in-40, et qui n'a pas encore reproduit tous les essais lus et composés par ses membres ; enfin, cette jeune société assiste assidûment à ses séances de chaque semaine. Donc, puisqu'il est si universellement reconnu dans ce pays qu'il nous faut travailler activement à fonder une littérature nationale, on peut dire que les membres du *Cercle Littéraire*, par leur persévérance, par leurs travaux, par leur assiduité, par leurs productions déjà nombreuses ont bien mérité de la cause des lettres et de la cause de la nationalité.

On lui reproche son petit nombre ; — le *Cercle* se compose de cinquante membres environ, — mais est-il essentiel à une société scientifique et littéraire d'être relativement plus nombreuse ? Pour que la cause des lettres soit servie, et bien servie, dans un pays, il est nécessaire sans doute qu'un certain nombre d'esprits s'appliquent sérieusement et laborieusement à l'étude des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et, suivant les circonstances, produisent le résultat de leurs recherches et de leurs travaux, mais il n'est pas indispensable qu'une grande multitude doive y mettre la main. Les beaux siècles de l'esprit humain brillent moins par le nombre que par les efforts et le succès de quelques-uns. Oserait-on reprocher, par exemple à l'Académie française le nombre de quarante membres auquel elle s'est limitée ?

Après avoir fait observer qu'il n'a nullement la prétention de comparer les faibles efforts du *Cercle* au

corps littéraire le plus remarquable et le plus grand du monde entier, M. le président remercia l'auditoire de sa présence, et descendit de la tribune au bruit d'applaudissements justement mérités.

Dans le cours de la séance, M. Parisault a lu d'abord un essai sur les principes de la déclamation, puis joignant l'exemple au précepte, il a déclamé les strophes magnifiques de Lamartine sur le tombeau du grand Empereur.

L'essai de M. Parisault remarquablement écrit et appuyé de bonnes autorités très-judicieusement exposées, méritait à lui seul une lecture à part.

La pièce de déclamation, cette ode si belle d'inspiration et de sentiment, composée avec un art parfait et qui comporte des effets si grands et des nuances si délicates, a été dite de manière à mettre au jour les qualités remarquables de M. Parisault.

Nous lui reconnaissons une voix vibrante et expressive, un geste facile et naturel, et beaucoup de chaleur; nous constatons également que M. Parisault a eu du succès, et nous ne doutons pas que ce succès ne soit encore plus grand lorsqu'il aura mûri son talent par de sérieuses études. Ainsi qu'il l'a dit lui-même, le débit est toute une science, une science importante et qui demande, pour être acquise, non-seulement d'heureuses dispositions, mais des efforts infatigables, le *labor improbus*, dont parle Virgile, en un mot.

Or, ces efforts ne sont pas l'œuvre de quelques jours. Pour débiter convenablement comme pour composer, que d'études, que de soins, que d'épreuves ne faut-il pas ?

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse et le repolissez,
Ajoutez quelquefois, mais souvent effacez.

a dit le législateur du Parnasse, et il s'y connaissait.

En effet, voilà que vous avez appris laborieusement une belle pièce de vers. Vous pouvez la débiter imperturbablement; vous la savez au bout des doigts, rien ne vous arrêtera. Il n'y a point de distraction qui puisse vous atteindre, point d'oubli qui puisse vous troubler, vous êtes assez maître de vous-même pour dominer l'effet d'un nombreux auditoire où le plus grand nombre sans doute vous accueille avec bienveillance, avec satisfaction, mais quelques-uns cependant se tiennent sur la défiance, sans compter ceux qui, pendant ce temps-là, se font part les uns aux autres de leurs sentiments intimes et de leurs observations respectives.

Eh bien! vous êtes assez sûr de vous-même pour dominer tout cela. Je l'admets, j'en conviens, soit; n'en parlons plus; mais vous n'êtes encore qu'au commencement de l'œuvre que vous avez entreprise, et le plus difficile reste à faire.

Il vous faut maintenant donner une âme à ces lignes que vous avez prises dans la poudre des livres, il faut

que votre sujet se dresse devant les auditeurs dans toute sa force et toute sa portée. Vous parlez de Napoléon, de son tombeau, de St. Hélène, évoquez-le donc de sa tombe qu'un enfant mesure sous trois pas, ce glorieux spectre; et que par l'âme, la chaleur et l'énergie de votre débit, il agisse, il parle et commande sous le regard de l'auditoire.

Mais pour en arriver là, depuis le jour où vous avez su parfaitement ces admirables vers jusqu'au jour où vous les aurez fait vivre sous une action forte, vivante, variée, dramatique et intelligente, nous le répétons, que d'efforts aurez-vous dû faire, que d'épreuves différentes, que de jours auront dû se passer !

Voilà ce que réclame impérieusement le débit tel qu'il a été exposé d'après l'essai de M. Parisault; et voilà ce qu'il est très-capable d'accomplir lui-même avec de l'étude et de la persévérance et surtout en ne séparant pas la pratique de la théorie.

Nous ne nous serions certainement pas étendu si au long, si nous n'avions reconnu avec bonheur, dans M. Parisault, l'étoffe d'un maître dans l'art déclamatoire, et nous nous permettons de l'encourager fortement à continuer ses études avec ardeur.

M. Guénette a chanté avec le talent que tout le monde lui connaît et qui a déjà été signalé plus d'une fois dans les critiques musicales.

M. Labelle accompagnait sur le piano. Son jeu a beaucoup plu. Quant à M. Ackerman, s'il y avait encore des fées, nous affirmerions qu'il a reçu de l'une d'elles une clarinette enchantée: il sait donner à ses airs la plus touchante expression, et quand il arrive aux variations, il les emporte avec une telle rapidité qu'on croit entendre parfois jusqu'à deux instrumens s'accompagnant et se répondant.

Cette soirée, comme nous le disions en commençant, a été aussi agréable que variée, et nous en remercions vivement le *Cercle Littéraire*, tout en le priant de nous en donner bientôt une nouvelle.

Nos Esquisses morales d'aujourd'hui contiennent un morceau de M. Louis Veillot sur les *Romances*. Le talent inimitable du grand polémiste catholique s'y montre dans tout son éclat. Nous sommes certain qu'on le lira avec un non moins vif intérêt que la *Dévote* de J. Janin, et que chanteurs et chanteuses en tireront de bons fruits.

A Montréal, le 23 février, dimanche soir, est décédée Mélima Royal, âgée de 23 ans, 2 mois, 13 jours, et sœur du rédacteur-en-chef de l'*Echo du Cabinet de Lecture Paroissial*.

COURRIER DE MONTREAL.

CE QUE NOUS SERONS DANS VINGT ANS.

J'ai commis une folle imprudence l'autre jour. J'ai ouvert un volume de Delille; au sixième vers je dormais. Recette infailible contre l'insomnie, en vente chez tous les libraires, Delille, Madame de Genlis, Marmontel, Vicomte d'Arincourt, le Jeune Anacharsis, etc.

Donc je dormis, et je rêvai. C'est mon rêve que je vais vous raconter. Le pays des songes ne vaut pas, je le sais, la réalité, et le chemin de fer de la ville n'y conduit pas. Mais je vous offre ma chronique pour y aller; que ceux qui n'ont jamais raconté un rêve refusent de venir avec moi!

Il me parut que le temps me transportait sur une de ses ailes, aile droite, en février 1882; je descendis rue Notre-Dame, près du palais de justice, il était l'heure des fâneurs.

A trente pas de moi, j'aperçus un monsieur d'un honorable embonpoint entouré de quatre ou cinq enfans. Il leur souriait avec une paternelle bienveillance. Je crus reconnaître mon ami M. M.; je m'approchai. C'était bien lui; et les enfans qui l'entouraient criaient à l'envie: "Papa! papa!" Je contemplai un instant avec respect cet heureux père.

—Qu'est-ce que cela, lui dis-je.

—Cinq volumes de mes œuvres, mon cher.

—Diantre! lui dis-je, ils sont charmans; c'est une édition de luxe.

Ici je fus interrompu par les cris d'un certain nombre de personnes qui criaient: "Vive le maire de Montréal! vive le père du peuple!" en suivant une voiture magnifique, dans laquelle j'aperçus mon amis L.

—Tiens, me dis-je, c'est L. qui est maire de Montréal.

Au moment où je pensais cela, un superbe carrosse attelé de deux chevaux fringans s'arrêta près de moi; M. Mar. de l'Institut Canadien-Français en descendit et vint à nous.

—Mais où allez-vous donc ainsi, lui dis-je, en carrosse, et à qui ce carrosse?

—Je fais ma collection. Vous ne savez donc pas que le bureau de direction de l'Institut Canadien-Français a acheté ces chevaux et ce carrosse, la semaine dernière; \$1,800 pour le tout. L'hon. S. L. a souscrit pour sa part \$200, ses honoraires dans une cause criminelle, où il a ravi au glaive de la justice dix-huit orphelins coupables, trois veuves et un innocent."

Je montai en voiture avec M. Mar. pour aller à l'Institut: sur la route, je lui fis des questions sur M. M.

—Il revenait de la banque de Montréal, me répondit-il; depuis qu'il a été élu président de la banque, il ne va à son bureau d'avocat qu'après 4 heures de l'après-midi et au lever de l'aurore.

— Il est loin, soupirai-je, le temps où M. M. et moi, ne connaissions de la banque de Montréal que la façade, où nous nous asseyions parfois le soir sur les marches de ce temple inabordable pour rêver à la fortune. Notre plus ambitieuse espérance s'élevait péniblement à \$1,500 à 2,000 de rentes. J'irai le voir demain matin pour lui parler du passé et lui emprunter \$300."

Nous passions en ce moment près d'un splendide magasin, sur lequel je lus en lettres d'or: "Maison St. Laurent—B. et P." Je fis arrêter la voiture et j'entrai pour acheter une paire de gants. Je fus soudain entouré de 40 commis empressés et je restai frappé de la magnificence du magasin. Il me rappelait en bien plus beau, les magasins de Stewart à New-York, et les magasins du Louvre à Paris. Il y avait des fleurs sur le comptoir, et pour inspirer confiance aux acheteurs tous les commis étaient chauves.

Je trouvai l'Institut Canadien-Français logé dans un palais; sous le pérystyle, des gamins vendaient les portraits des fondateurs de l'Institut; j'achetai mon portrait. Dans la salle d'entrée se trouvait une série de statues représentant les premiers officiers de l'Institut, et au-dessus de la porte un grand tableau peint par Bourassa, nous représentait signant la constitution, au moment où M. Reg. prenait la plume. Je fus ému au souvenir de ces anciens évènements et de la gloire dont on les environnait.

J'entrai dans le Cabinet de Lecture, et je parcourus les journaux.

J'allai droit à l'Ordre, par habitude paternelle. Je lus un long article contre l'embellissement de la ruelle Ste. Thérèse, au moyen d'une plantation d'arbres fruitiers allant de mon bureau rue St. Gabriel à mon bureau rue St. Vincent. Je lus dans les faits divers que M. O. P. mettait son château en vente, et partait pour l'Orient avec une mission diplomatique. On espérait généralement à Montréal que cette mission mettrait fin à la question d'Orient et déterminerait le sultan à licencier le conseil municipal de Constantinople.

La chronique littéraire de la Minerve annonçait la republication sur parchemin des vingt volumes de l'Echo avec vignettes. On y rendait compte d'un volume de poésie, intitulé: "Les Feuilles d'Erable." Le chroniqueur disait: — "On ne saurait être mieux inspiré que ne l'a été M. B. Parfois harmonieux comme Racine, puis dramatique comme Crébillon, et ensuite simple comme un berger, il parle à chacun le langage qui lui convient, sans jamais descendre au langage qui ne convient pas. Il parle aux enfans comme s'il les avait élevés, et aux mères comme s'il l'était. Nous avons vu des enfans écouter des heures entières la lecture de ces attrayans poèmes, et pleurer comme si on leur avait refusé un sucre d'orge. M. B. est l'Homère du pot-au-feu."

Dans la chronique judiciaire signée, Paul, fils, on

donnait l'analyse des jugemens rendus en cour supérieure par M. le juge J.

Un correspondant écrivait de Terrebonne, que le dernier recensement portait le chiffre de la population de cette ville à 25,000 âmes, et que M. Al. Des., avocat, venait d'être élu maire.

Il était question de modification ministérielle ; le chef du ministère hésitait entre l'appui financier de M. M. et l'appui politique de O. L.

L'ordre du jour de l'Institut annonçait la lecture d'un essai de M. A. B. fils, sur la Hongrie.

En sortant de l'Institut, je rencontrai mon ami S. L., ayant une fort jolie femme au bras.

—C'est sa femme, me dit T. qui passait.

—L. est maire, J. est juge, M. M. est banquier et père, O. L. est presque ministre, S. L. est mari ; mais que suis-je, moi ?

M. T. me répondit :—“ Vous êtes l'ami de ces messieurs ; c'est à vous que l'on demande des emplois municipaux, de l'escompte à la banque, de l'indulgence pour les plaideurs et des invitations aux soirées de S. L.”

—Certes, me dis-je, si ce n'est pas là le bonheur, c'est son plus proche voisin.

Une pensée cependant vint m'attrister.

—Peut-être ne suis-je plus jeune.

En me posant cette question, j'avais ôté mon chapeau et je passais machinalement la main dans mes cheveux. En la retirant, je vis briller trois cheveux gris. Au même moment, je sentis une douleur dans le bras, c'était une pointe de rhumatisme.

J'avais deux réponses à ma question. J'avais commencé à vieillir.

Et à cause de cela, je ne fus pas fâché de me réveiller, de revenir à la réalité d'aujourd'hui, même en perdant des amis puissants, et les vingt volumes de l'*Echo* dorés sur tranche.

H. F.

ETUDE LITTÉRAIRE.

II.

—Ainsi donc, Monsieur *** vous ne trouvez pas mauvais qu'on lise des romans ?

—Certainement non, pourvu qu'ils soient bons. Le roman, Monsieur, est une forme littéraire comme une autre qui vaut tout juste ce que vaut celui qui l'emploie, ainsi que nous avons eu l'honneur de vous le dire l'autre jour. Tel auteur, tel livre. Si l'écrivain est honnête, s'il n'a pas le cœur gâté, son œuvre sera saine et utile, qu'elle s'appelle roman ou de tout autre nom. De nos jours, n'avons-nous pas un cardinal qui a écrit *Fabiola* ? N'est-ce pas un Jésuite qui est l'auteur du *Juif de Vérone*, dont, soit dit sans parenthèse, nous

recommandons spécialement la lecture à la jeunesse ; lecture très utile et très instructive par le temps qui court, car ne dut-elle servir qu'à mettre le jeune homme en garde contre les manœuvres des sociétés secrètes, elle lui aurait rendu un grand service. Or, personne, croyons-nous, n'oserait essayer de blâmer le Cardinal Wiseman et le R. P. Bresciani d'avoir écrit des romans, donc ceci revient à ce que nous disions tout-à-l'heure..... mais pour couper au plus court, et terminer ce chapitre déjà trop long, nous le finirons en conseillant à nos lecteurs de ne lire aucun roman, pas même les chefs-d'œuvre que nous avons énumérés dans notre article précédent, sans avoir, au préalable, demandé l'avis d'un juge compétent et éclairé, et grâce à Dieu ces juges-là ne nous manquent point.

—A la bonne heure, voilà qui est parler d'or.

—Grand merci du compliment ?

—Mais, à propos, mon cher M. *** n'aviez vous pas promis un travail sur la littérature du XIX siècle ? Vous parliez, si j'ai bonne mémoire, de la prendre telle que la laissa la révolution et de montrer ensuite ce que firent, pour lui imprimer le mouvement catholique, les grands écrivains de notre siècle ?

—Je n'ai pas du tout oublié cette promesse, mon cher M., tenez, laissez moi réfléchir un quart d'heure que je cherche une transition.

—N'en faites rien, laissez la transition de côté et entrez en matière de suite.

—Ceci vous semble très facile à dire, mais jusqu'ici je ne sais pas trop comment commencer.

—Commencez comme vous voudrez pourvu que vous commenciez. Il n'y a que le premier mot qui coûte, les autres viennent ensuite se ranger d'eux mêmes naturellement sous la plume en mots bien obéissants qu'ils sont. Allons, y êtes vous ?

Pas encore ; je voudrais une transition, je tiens beaucoup à une transition.

—Mais, mon bon M. ***, je vous le répète encore, ne vous mettez pas martel en tête pour une malheureuse transition. Vous voulez prendre la littérature à la Révolution, n'est-ce pas ? eh bien parlez de la Révolution !

—Ceci me paraît assez logique en effet.

—A la bonne heure, j'aime à vous voir abonder dans mon sens. Racontez, si vous le voulez, quelles furent les causes de cette révolution, car une révolution ne se fait pas toute seule, dites.....

—Un instant, M., s'il vous plaît, un instant,..... je tiens ma transition ; permettez-moi de l'écrire de peur de l'oublier, je vous la lirai ensuite : Avant de mourir, Bossuet avait légué une menaçante prophétie au XVIII siècle : “ L'esprit d'incrédulité gagne tous les jours dans le monde, avait-il dit, je ne puis que remercier Dieu de ce qu'il me donne, à mon âge, assez de force pour résis

ter au torrent." Cette triste prédiction devait se réaliser bientôt, car avec le XVIII^e siècle le mépris de l'autorité et de la religion se répandirent partout avec les lumières et le relâchement dans les mœurs.

—Très bien, n'insistez pas trop sur ce dernier point, tout le monde sait suffisamment que la Régence donna au XVIII^e siècle ses mœurs infâmes ; parlez-nous plutôt de Voltaire qui fallit imposer son nom à ce siècle de malheurs et d'effroyables tempêtes.

—Tout de suite, mais je crois au contraire très important d'insister sur ce dernier point, car l'époque à laquelle naquit Voltaire sert à expliquer Voltaire. Si cette époque fut singulièrement marquée par la corruption du cœur et de l'esprit, on peut dire qu'elle se reflécha entièrement dans le talent et les nombreux ouvrages de cet écrivain. On a souvent répété, dit un critique éminent, que Voltaire fit le dix-huitième siècle, il serait aussi vrai de dire que le dix-huitième siècle fit Voltaire. Il ne faut point séparer cet homme du temps où il naquit, sous peine de ne pas le comprendre. C'est un de ces types qui résument toute une ère sociale.

Quand nous parcourons la vie de ce redoutable écrivain, nous ne savons où l'on pourrait placer la louange. Une seule et unique pensée domine toute cette vie, la haine du christianisme. "Je suis las d'entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le christianisme, je veux prouver qu'un homme suffit pour le détruire." Telle fut sa règle de conduite. Jusqu'à son voyage d'Angleterre, cette haine est plutôt le résultat instructif d'un libertinage d'esprit et de cœur qu'un sentiment systématique et raisonné. Mais après avoir trempé son scepticisme naturel dans les hardis entretiens des Tindall et des Collins, ces athées dogmatiques de la Grande-Bretagne, il revient, plus ardent et plus dangereux, reprendre son œuvre d'irréligion. Plus tard, quand son installation à Ferney lui a donné plus d'assurance, son audace ne connaît plus de bornes, et sa haine invétérée devient une espèce de pensée fixe qui lui brûle l'esprit et le cœur. Travaille d'un effroyable fanatisme d'impiété, il se hâte de livrer au christianisme ses derniers combats, comme si une vie si longue ne lui avait pas suffi pour épancher les levains d'inimitié qui fermentaient dans son sein, et quand enfin la mort apesantit sa main sur ce front couronné par les hommes et marqué du sceau de la colère de Dieu, il exhale son dernier soupir avec son dernier blasphème.

—Mon cher M*** voilà une biographie tracée de main de maître qui résume en quelques mots toute la vie de Voltaire. Est-elle de vous ou d'un critique éminent dont il m'a semblé que vous parliez tout-à-l'heure ?

—Permettez-moi, Monsieur, de ne pas répondre à cette question. Si le tableau est vrai, j'accepte vos louanges, et peu importe le nom de l'auteur ; s'il ne l'est pas, retouchez-le et je m'empresserai d'insérer vos corrections.

—Vous avez raison, mais que pensez-vous en définitive de Voltaire ?...

—Qu'il fut aussi remarquable par ses talents que par le mauvais usage qu'il en fit et l'effroyable période de calamités qu'il prépara à la France. Le sang de ces milliers de prêtres qui moururent sur les échafauds en protestant contre l'athéisme et l'incrédulité, eric encore vengeance, à l'heure qu'il est, et a voué son nom à l'éternelle exécution des gens de bien.

—Ainsi donc Voltaire, suivant vous, fut le bourreau des prêtres et le destructeur des autels du Christ ?

—Oui, comme Jean Jacques Rousseau, le grand et funeste sophiste, ce contempteur des vérités sociales et religieuses devint à son tour le bourreau de la noblesse et de tous ceux qui possédaient. Ainsi que Voltaire, il contribua puissamment à faire dresser bien des échafauds et son nom se noie dans un fleuve de sang. Au reste il s'est jugé lui-même en trois lignes : "Je ne regarde-dit-il, aucun de mes livres sans frémir. Au lieu d'instruire, je corromps ; au lieu de nourrir j'empoisonne, et avec tous mes beaux discours, je ne suis qu'un scélérat."

—Mon cher M. ***, vous qui me paraissez assez bien informé, savez-vous le nom de l'auteur du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro* ?

—J'allais vous le dire, avec d'autant plus d'empressement que mon article tire à sa fin et que j'ai hâte de faire arriver la révolution qui devait être mon point de départ. Beaumarchais, digne élève de ces deux maîtres, très admiré surtout de Voltaire qui se plaisait à reconnaître dans cet écrivain "un talent admirable mais plus digne de vogue que d'estime, une verve de plaisanterie qui entraîne, mais révolte le plus souvent le sentiment de décence et de vérité ;" Beaumarchais est l'auteur de ces deux comédies, qui portèrent le coup le plus hardi, le plus adroit et le plus funeste peut-être à l'ancienne société. Jusqu'alors la magistrature avait été entourée du plus grand respect, Beaumarchais la traîna sur la scène pour la déshonorer et la vouer au mépris public. *Figaro* ne se gêna même pas pour annoncer comme très prochaine la révolution qui ne tarda pas en effet à éclater, entraînant dans une ruine commune le clergé, la royauté, la noblesse, la magistrature, la France et le monde.

—Comme cela, M. ***, vous croyez que Voltaire, J. J. Rousseau et Beaumarchais furent les trois principaux auteurs de la révolution de 1789.

—Oui Monsieur ; ils eurent des complices, il est vrai, tels que Diderot, d'Alembert et bien d'autres, mais ces écrivains ne remplirent qu'un rôle tout à fait secondaire dans ce grand drame.

—Si c'est là votre opinion, M. ***, ce sera aussi la mienne, et je la résumerai en ces mots : Voltaire fit décapiter les prêtres, J. J. Rousseau les nobles, Beaumarchais les magistrats.

—Nous voilà parfaitement d'accord, au revoir donc jusqu'au 15 du mois prochain.

MUSIQUE ET MUSICIENS.

II.

Qu'est-ce qu'un musicien ?

Nous avons déjà dit que le musicien se présentait sous deux jours différents, représentait, en quelque sorte, deux personnages. C'est un être susceptible et sensible, avons nous ajouté, et nous en avons donné des preuves. Nous n'avons encore fait connaître du musicien, que son *en veloppe*, si l'on peut ainsi parler ; il nous faut, aujourd'hui, tracer fidèlement la ligne de conduite que doit suivre toute personne qui veut devenir un musicien, cette étude nous fera un peu voyager, il est vrai, mais le lecteur aura une plus grande sécurité dans nos appréciations, il acquerra ainsi la preuve que le musicien doit occuper dans la société un rang qu'on paraît vouloir lui refuser en Canada ; ce rang, il l'occupe dignement en France, en Allemagne, en Russie et en Angleterre, à un degré de considération peut-être différent, mais qui n'en constitue pas moins l'estime et la valeur qu'on lui accorde. Entrons en matière.

A quelqu'école qu'appartienne le maître, l'enfant qui se destine à la carrière musicale reçoit le même genre d'instruction.

Les écoles française, allemande et italienne admettent absolument le même point de départ, à savoir que l'élève restera pendant deux ou trois ans dans une classe de *solfège* pour y apprendre les principes, la notation et la lecture de l'art musical.

Rompu à tous les exercices des cinq doigts, ou de la voix, en ce qui concerne la lecture, l'élève passe un examen qui a pour but de faire remarquer les sujets qui sont aptes à passer dans une classe de *Piano*. Là il suit la méthode du professeur qui dirige la classe ; il la suit avec cette exactitude qui contribue à avancer les progrès d'un élève, et presque malgré lui. Au bout de deux ans d'étude, l'élève peut suivre un cours d'*harmonie élémentaire*, et, menant de front et la pratique d'un instrument et l'étude de l'*harmonie* et de la *composition*, il peut prétendre à s'inscrire sur la liste du concours pour son instrument. Il est évident que ce désir de remporter des lauriers est plus ou moins précoce chez l'élève, et qu'il dépend entièrement de ses dispositions, de son aptitude et de son exécution.

Le grand prix de *composition* vaut au lauréat un voyage et un séjour de trois années consécutives à Rome pour y étudier les œuvres des grands maîtres, moyennant une pension annuelle de 3,000 francs que paie par le gouvernement français.

Le *prix de Rome*, ainsi que cela est appelé, donne de droit au lauréat une *classe de composition*.

Le *premier prix* attaché à chaque instrument de musique mérite aussi au lauréat une *classe* au Conservatoire.

En Allemagne, où l'art musical est mieux compris qu'en France, puisque la personne la moins versée dans cet art se tient au courant de tous les écrits qui le concernent, en Allemagne, disons-nous, les écoles du gouvernement remettent au lauréat un diplôme de *docteur* en

musique et qui est à peu près l'équivalent du *prix de Rome*, en France ; la différence porte sur le séjour dans la ville éternelle, séjour que l'*exclusivisme* germanique considère comme parfaitement inutile, ce peuple témoignant hautement d'un profond dédain pour l'école italienne.

Si l'école française produit aujourd'hui les plus célèbres pianistes, l'Allemagne offre bien aussi les siens avec avantage, et de plus, il sort de ses écoles des instrumentistes remarquables sur la série des *instruments en cuivre* ; ceux-là excellent dans la manière de produire le son et dans les difficultés qu'ils savent vaincre avec tant de talent.

L'éducation musicale, en Italie, se donne depuis longtemps à Bologne. Là, il y a, dit-on, une excellente école d'où est sorti le célèbre Rossini ; ce nom suffit pour militer en faveur du maître qui y dirige les classes. Milan, Florence, ont aussi leur écoles, mais, celle de Bologne a fourni bien certainement les musiciens les plus remarquables de notre siècle et même du siècle dernier. L'enseignement paraît y être pratiqué d'une manière plus spéciale pour la voix et les instruments à cordes. Tambourini, Lablache, Rubini ; Mmes. Garcia, Crisi, Persiani, Alboni, nous ont offert les voix les plus admirables qu'on puisse entendre. Et Paganini résume à lui seul le génie du *violon*, talent immense qui n'a pas encore trouvé son pareil dans tout l'univers.

Le contingent des célébrités musicales de la Grande-Bretagne est si restreint qu'il ne s'est pas encore créé une école du gouvernement pour provoquer l'utilité d'un enseignement uniforme et méthodique. C'est pour cette raison, accompagnée de plusieurs autres, que les musiciens n'ont jamais mentionné que trois écoles régulières, trois *écoles-types*, qui sont : l'École Française, l'École Allemande et l'École Italienne.

Il entre donc dans l'ordre des choses que tous les élèves qui ont mangé au même ratelier et auxquels on a donné la même nourriture répandent dans leur pays, en sortant des écoles, un enseignement parfaitement conforme aux règles, aux principes de l'art qu'ils ont travaillés pendant plus de dix ans. Il est évident qu'ils ne suivent point tous la même méthode, car on distingue dans le monde musical, ainsi que cela est admis dans les conservatoires, quatre méthodes différentes qui sont : les méthodes de Kalbrenner, de Zimmerman, de Czerny, et de H. Bertini. Il y en a beaucoup d'autres qui, ayant été adoptées par les Conservatoires sont tout aussi estimables que les premières, mais comme la *mode* se mêle encore de diriger l'opinion publique, il est convenu aujourd'hui que l'école de Kalbrenner, représente le style le plus correct et le plus sévère du *doigté*. L'école de Zimmerman est appelée par les pianistes l'*école romantique* ; en effet, sortent de sa classe, Prudent, Gorla, Ravina, Lacombe, qui ont créé la *mélodie*, cette espèce de romance sans paroles qui a le mérite d'être une courte pièce de musique remplie d'expression, de sentiment. Puis, le *mathématicien* Czerny, école fatigante, systématique et soporifique qui exclut presque entièrement l'expansion, l'élan naturel de l'âme. Et enfin l'école de H. Bertini produit d'excellents élèves ; c'est principalement dans les pensionnats des jeunes filles qu'on trouve sa méthode qui réunit assez volontiers l'utile à l'agréable.

Nous devons encore mentionner les méthodes de Hünten et de Burgmüller qui sont de plus récentes fac-

ture et qui font de bons élèves, ou pour mieux dire, qui donnent une bonne direction aux novices.

Ce qui constitue le mérite réel d'un musicien, c'est l'aisance avec laquelle il doit savoir lire tous les genres de musique et celui non moins grand de pouvoir analyser le caractère, la pensée, l'intention que contient une pièce de musique.

Et qu'est-ce peut coûter l'éducation d'un musicien ? une bagatelle sans doute ?

Parmi les musiciens, on en trouve dont l'éducation musicale ne leur a rien ou presque rien coûté, et cela, parce que des maîtres généreux ont adopté une intelligence en vue de se faire un nom et d'en préparer un à leur jeune élève. Plus d'un exemple de ce genre pourrait trouver ici sa place. Citons-en un qui est assez piquant.

L'époque des vacances amène chaque année aux bords de mer, en France, toutes les sommités musicales, littéraires et politiques ; mais, pour mieux dire, les hommes de lettres aiment les bords de la mer et ses hautes falaises ; les grands politiques préfèrent se rendre aux Eaux de Vichy pour s'y remettre de leurs fatigues oratoires. Quant aux musiciens, ils vont un peu partout, et ne dédaignent point de prendre leur vol pour des régions lointaines.

Il y a une quinzaine d'années, Panseron, l'auteur de l'*A B C*, un de ces hommes qui ont rendu le plus de services à l'art musical, se promenait simplement dans le département de la Seine-Inférieure, dont le chef-lieu est Rouen ; bref, il visitait, en touriste, la belle province de la Normandie dont les verdoyantes collines et les riches pâturages frappent la vue de l'étranger.

Au point de vue historique, la ville de Rouen est féconde en souvenirs. Ses églises, ses musées attestent de la foi catholique qui y régna pendant plusieurs siècles.

Que faisait notre musicien Panseron se promenant les mains derrière le dos dans la bonne ville de Rouen ? Examinait-il, admirait-il le style gothique de St. Ouen de Rouen, cette église dont les admirables sculptures attirent les artistes qui reproduisent sous leur habile crayon la pureté de son architecture ? Cherchait-il peut-être aussi... un confiseur dans le but de s'y procurer de la gelée de pommes de Rouen ou de la gelée de coing pour en faire présent à sa famille qu'il aimait tendrement ?—Car, il est une chose que vous ne savez sans doute pas, ami lecteur, les musiciens affectionnent les liqueurs sucrées et les friandises.—Sans chercher midi à quatorze heures, Panseron flânait, il baillait aux corniches ainsi qu'il est permis à un musicien en vacance.

Parcourant une des rues du quartier St. Sévère et y considérant avec étonnement ces anciennes maisons à pignon, construites en bois et grossièrement sculptées, il y a peut-être trois ou quatre siècles, son attention fut attirée par un forte voix ; il se dirigea dans la direction de cette voix et crut la découvrir dans un caveau tel qui en existe encore sur le trottoir de quelques vieilles villes ? En ce moment, un brave tonnelier entouré de plusieurs ouvriers, confectionnait une certaine quantité de tonneaux pour y mettre des pommes à cidre dont la récolte est ordinairement fort abondante, lorsque les gelées de Mars ne se mêlent pas d'en brûler la fleur.

Là, un gros garçon, un gros jouffu de vingt-quatre ans environs, taillait à la plaine des cercles de fût, et

accompagnait chaque effort qu'il faisait pour fendre son bois d'un chant formidable que tous ses camarades admiraient non sans raison. Panseron contemplait cette scène, les bras croisés, sur le trottoir. Entrer dans la boutique du tonnelier, piquer des deux sur la chanteur, telle fut la pensée de notre touriste. Puis s'adressant au gros normand, il lui dit résolument :

—Combien gagnes-tu par jour à faire des cercles de tonneaux ?

—Quarante sous, m'sieu !

—Eh ! bien, si tu veux ; je te ferai gagner quarante mille francs par année ?

—Oh ! vous êtes ben bon, m'sieu, mais vous vous gaussez (moquez) de moi. J'aime ben mieux travailler mes fûtailles.

—Soit, fit Panseron. Et sur ce, notre musicien tourna les talons et continua sa promenade.

Le lendemain, il faisait beau temps ; donc Panseron recommença sa course et dirigea ses pas vers la boutique du tonnelier, espérant cette fois vaincre l'indifférence de ce modeste ouvrier.

—Mon ami, comment t'appelles-tu ?

—Poultier, m'sieu, pour vous servir.

—Eh ! bien, rends-moi donc le service de me dire aujourd'hui si tu veux gagner quarante mille francs par année, ou dix mille francs pour trois mois, ou plus de trois milles francs par mois et qui te ferait une petite journée payée à raison d'un peu plus cent francs par jour ? hein, qu'en dis-tu ?

—Dam ! mon bon m'sieu, c'est ben bon à gagner cent francs par jour,—lui répondit Poultier en se grattant l'oreille droite ;—mais, vous vous gaussez de moi, hein ?

—Mon ami, je te dis la vérité. Viens avec moi, nous causerons sans gêne, et je te donnerai la preuve de l'offre que je te fais en ce moment.

—C'est ben m'sieu.

En effet, le jeune tonnelier se rendit le soir même à la demeure de Panseron ; celui-ci le reçut avec la plus franche cordialité et l'invita à prendre le dîner avec lui.

Les grandes affaires se traitent assez généralement, lorsqu'on est à table, entre la poire et le fromage. C'est ainsi que le touriste attaqua le chapitre de l'avenir de son jeune chanteur.

—Eh ! bien, mon garçon, tu as une voix magnifique, mais il faut la façonner de la même manière que tu tailles tes cercles de fûtailles...

—Ah ! mais, m'sieu, ça doit faire ben mal alors, de c'te manière ?

—Non ; je veux dire qu'il faudra que tu travailles autant ta voix que tu travailles dans toute ta journée.

—Ah ! ben, m'sieu. Excusez ma bêtise. Mais, voyez-vous je n'suis pas ben instruit et...

—C'est bien, mon ami, je te ferai instruire, et ça ne te coûtera rien, absolument rien.

—Comment, m'sieu, je serai ben éduqué, je saurai ben chanter, et ça n'me coûtera rien et je gagnerai quarrrrrante mille frrrrrancs ?

—Absolument, comme tu le dis. Ça te va-t-il ? Allons, oui ou non ?

—Eh ben... oui, nom d'un chien ; topez-là et en s'exprimant ainsi, il présenta à son maître sa main calleuse en lui frappant à plat dans le creux, signe très énergique, chez un normand, de la ratification d'un marché !

Dès le lendemain matin, le premier train de Rouen à Paris amenait à la capitale le maître et l'élève.

Paneron, dès son arrivée, le fit instruire dans sa langue, le dégauchit peu-à-peu et en fit un personnage à l'extérieur passable.

Son instruction musicale se bornait à ce que la nature lui avait accordé, à savoir une voix de *ténor* d'une ampleur extraordinaire et d'une pureté exquise à laquelle se joignait une certaine intelligence qui se traduisait par de l'expression, de l'âme dans le récit.

En peu de temps, il acquit un véritable talent, si bien que Paneron, qui l'avait fait entendre à plusieurs sommités musicales, parvint à le faire débiter dans *Masaniello*, opéra d'Auber. Poultier, le tonnelier, eût un immense succès; tout le *diletantisme* connaissait l'histoire du normand et assista au théâtre pour voir chanter un tonnelier.

Paneron ne se trompa pas en disant à ce chanteur qu'il avait un gosier de la valeur de quarante mille francs, et non plus, en lui affirmant qu'il le prenait sous sa protection. Mais Poultier ne se distingua jamais par ses manières ni par son esprit; il était d'une nature épaisse, et quoique jeune, son obésité le rendait assez disgracieux.

Le musicien, dont l'éducation lui est donnée par ses parents, ne peut avancer que ceux-ci doivent souvent se priver du nécessaire par amour et aussi par orgueil pour leur enfant, sentiment si naturels chez de bons parents. Car, remarquons-le en passant, le père est souvent musicien lui-même, mais un musicien bien modeste qui a commencé l'instruction musicale de son enfant, et la bonne mère est là qui veille à la tenue, à la santé de celui auquel elle donna le jour; tous deux vivent de sacrifices et d'espérances; il leur semble entrevoir déjà les succès, la couronne de lauriers posée sur la tête de leur enfant chéri. O quel beau jour que celui d'une distribution de prix! Que d'émotions n'éprouvent-ils pas, ce père, cette mère, à la vue de leur enfant couronné, applaudi! C'est là le premier beau jour de la vie du musicien.

Il nous serait fort difficile de dire ce que coûte l'éducation d'un musicien, car qui dit *artiste-musicien* dit presque *misère*. Un romancier moderne a écrit que "les arts et la misère se mariaient très-facilement." Ce n'est malheureusement que trop vrai. Dès lors, les parents du musicien ne se distinguent guère par la fortune, ni même par une petite aisance. C'est une vie d'épreuves qui ne cessent à aucun moment de la vie du musicien. Il a existé, et on connaît encore aujourd'hui, quelques musiciens qui ont acquis une grande fortune, mais le nombre en est si petit qu'il serait aisé de les nommer.

A-t-on jamais dit que Mozart, que Beethoven, que Haydn, que Weber fussent riches? Nous ne le pensons pas. Mais, Sully (1633), Haendel (1684), Gluck (1714), le premier favori du grand roi Louis XIV, et le second, de la cour d'Angleterre, tandis que le dernier arriva par ses propres forces, possédaient une grande aisance. Aujourd'hui, on cite Rossini, Auber: et ce sont les seuls musiciens, croyons-nous, auxquels on accuse une grande fortune, et dont l'avarice, entre parenthèse, est devenue proverbiale parmi les musiciens. Ce sont deux tristes exceptions, car nous l'avons déjà dit, le musicien a le cœur généreux et l'âme compatissante, et cependant, on est encore à citer un trait de générosité de l'un ou à exciter la compassion de l'autre. Ce sont

des cœurs desséchés par l'orgueil; le célèbre Paganini en est le type vrai.

DIÉRIX.

CORRESPONDANCE.

Québec, 14 Février, 1862.

Selon quelques personnes, *critiquer* c'est *louanger à tour de bras*, sans discernement et sans réserve, et une critique n'est bonne qu'autant qu'on y a épuisé toutes les formes d'exclamation et d'admiration connues depuis que le monde existe. C'est une erreur, mais ce qui est vrai c'est qu'Horace, si je ne me trompe pas, a bien eu raison de dire :

"..... Genus irritabile vatum!

"O race irritable des artistes!"

On m'a reproché d'avoir voulu établir, dans ma dernière chronique, un parallèle entre deux artistes de Québec: telle n'a point été mon intention. J'ai enregistré les œuvres qui ont été publiées et j'ai donné ma petite opinion. Elle aura trouvé, je le sais, des approbateurs et des mécontents, c'est le sort de tous les jugements portés par les hommes: mais, outre que je ne prétends imposer le mien à personne, messieurs les artistes ont déjà la tête assez près du bonnet sans que je cherche jamais à échauffer leur bile. Ceci soit dit une fois pour toutes, et maintenant, enregistrons.

"L'Incantation de la Jongleuse" telle est le titre d'un morceau pour piano et violon, composé par M. Ernest Gagnon. L'analyse de ce morceau se trouve dans le passage suivant de la "Jongleuse" légende canadienne par l'abbé R. Casgrain.

"..... C'était une sorte d'incantation fantastique, qui empruntait la sombre majesté de ces heures solennelles et à son origine inconnue un singulier caractère de merveilleux et de surnaturel;—sorte de mélodie tantôt plaintive et rêveuse, noyée de mystère et de mélancolie, ondulant sur la lune, flottant dans l'atmosphère et se perdant dans les plis de la brume,—sopirs infinis,—échos de voix d'anges,—rêves d'enfants au bercail,—chant des courlis;—ou bien vive et légère, découpée en frileuses dentelles de sons, montant et descendant en spirales aériennes,—groupes de notes folâtres se tenant par la main;—et puis tout-à-coup, triste et morne, comme le vent d'automne qui brame dans les ramées, comme l'hymne funèbre sur les tombes;—ou, fanfare inouïe, vibrant comme un cuivre."

Comme toutes les compositions de M. Gagnon, ce morceau est écrit avec grâce et facilité. Disons de plus que l'auteur a bien *traduit* les paroles où il est allé chercher son inspiration. C'est ce dont nous sommes

resté parfaitement convaincu en entendant jouer ce morceau à C. Lavigneur le violoniste des violonistes canadiens.

Un grand nombre de lecteurs de l'*Echo* ont entendu chanter ou jouer l'air de la "Calomnie" du Barbier de Séville. Rossini, dans ce morceau, a parfaitement traduit la tirade sur la calomnie qui se trouve dans la comédie de Beaumarchais, et c'est un des meilleurs morceaux de l'opéra. C'est un exemple que je cite entre mille pour faire voir que M. E. Gagnon en traduisant les paroles de l'abbé Casgrain, n'a fait que se conformer à l'exemple des grands-maîtres. Peut-être aussi l'écrivain de l'article, intitulé : *Musique et musiciens* — ne sera-t-il pas fâché de trouver là une nouvelle preuve de sa proposition incontestable : "Le musicien est un être qui aime, qui sent et qui affectionne;" j'ajouterai : "Et qui, comme le poète, le peintre et le sculpteur, trouve dans son art, les moyens de communiquer ses pensées à ceux qui ont une intelligence et un cœur pour les comprendre."

Quelques jours après l'apparition de "l'Incantation de la Jongleuse," M. Dessane a publié "Le chant des voyageurs," les paroles sont de M. O. Crémazie, cette chanson aurait pu s'appeler—*Le chant des cageux*. On y trouve, décrits en fort beaux vers, les travaux et les peines, les plaisirs les espérances de cette classe exceptionnelle.—M. Dessane a composé sur ces paroles un bel et bon chant de bateliers, plein de verve et qu'avant peu, on chantera tout autant, j'en suis persuadé, que : "En roulant ma boule !" ou : "Vogue beau marinier !" Après chaque couplet, un chœur à l'unisson, d'un effet très-enlevé, est répété sur les paroles suivantes :

" Dans la forêt et sur la cage "
" Nous sommes trente voyageurs."

Dans tous les couplets, ce refrain est ramené par les tours de phrase les plus heureux (je parle ici du musicien et du poète), j'en citerai un :

Quand viendra la triste vieillesse
Affaiblir nos bras et nos voix,
Nous conterons à la jeunesse
Nos aventures d'autrefois.
Quand enfin pour ce grand voyage
Où tous les hommes sont rameurs,
La mort viendra nous crier : Nage !
Nous dirons, bravant ses terreurs ;
" Dans la forêt et sur la cage "
" Nous étions trente voyageurs ! "

M. H. Carter n'a pas encore fait exécuter sa messe; ce sera pour la prochaine fois.

On dit que M. C. Lavigneur s'occupe d'organiser un concert.

Québec, le 19 février 1862.

Monsieur H. Carter a donné hier soir le concert dont je parlais dans la dernière chronique.

Le programme comprenait :

- 1° La 12ème Messe de Mozart.
- 2° Six chœurs de la Messie de Handel.
- 3° Un *Ave Maria* de Cherubini.
- 4° Une sonate de Beethoven exécutée sur le piano par M. H. Carter.

Le tout a marché *fort rondement*; Monsieur Carter a exécuté sa sonate comme tout ce que nous lui avons entendu jouer, c'est-à-dire qu'il a joué correctement toutes les notes.

—Mais voilà tout : d'autres pensent peut être autrement que nous.

L'*Ave Maria* de Cherubini a été bien chanté par une artiste nouvelle à Québec, Madame Penny, qu'on ne saurait trop féliciter sur son heureux début. Quant aux chœurs de Handel, nous n'avons compris que du bruit; Handel est très à la mode parmi les anglais, mais il est permis de douter qu'il soit bien compris... Après tout, on nous dira peut-être qu'en musique comme en chapeaux—*la mode est tout* : Plus ou moins de bruit, plus ou moins de ruban... qu'importe ! Les opinions sont libres; pour nous, nous aimerions moins de bruit et plus de goût.

A ce point de vue, si on appelle exécuter une messe de Mozart, la chanter d'un bout à l'autre sans s'arrêter et sans tenir aucun compte des mouvements ni de l'expression (comme, par exemple, chanter le *Benedictus* en mouvement de valse ou à peu près), Monsieur Carter a parfaitement réussi et s'il n'a pas su donner de goût à ses amateurs il a su du moins leur communiquer son aplomb (*pluck*).—Le reste viendra plus tard : attendons avec patience.

PATIENTIA.

Le R. P. Lacordaire par M. de Montalembert.

En annonçant la suspension du journal *l'Avenir*, le 15 novembre 1831, treize mois après son apparition on annonça en même temps le départ de ses trois principaux rédacteurs pour Rome, afin de soumettre au Pape les questions controversées entre nos adversaires et nous, et en promettant d'avance une soumission absolue à la décision pontificale. C'était, je crois, Lacordaire qui avait eu cette idée; je la trouve d'abord énoncée dans un article de lui qui avait été poursuivi un an auparavant et qui se terminait ainsi : "Nous confions notre protestation au souvenir de tous les Français en qui la foi et la pudeur n'ont pas péri; à nos frères des États-Unis, de l'Irlande et de Belgique; à tous ceux qui sont en travail de la liberté du monde, quelque part qu'ils soient. Nous la porterons, s'il le faut, à la Ville des Apôtres, aux marches de la Confession de Saint Pierre, et l'on verra qui arrêtera les pèlerins de Dieu et de la liberté (1)."

Personne n'avait la moindre envie de les arrêter, et c'était vraiment dommage, car ce voyage était une faute. Forcer Rome à s'expliquer sur des questions qu'elle

(1) *Avenir* du 25 novembre 1830.

laissait librement débattre depuis plus d'un an, c'était au moins une prétention singulière. Ne pas lui savoir un gré infini de son silence, c'était méconnaître à la fois toutes les exigences et tous les avantages de la situation. Une pareille aberration pouvait se comprendre chez des jeunes gens sans expérience des choses du monde et de l'Église, mais comment l'expliquer et surtout l'excuser chez un prêtre illustre, déjà mûri par l'âge, comme l'était l'abbé de Lamennais, qui avait alors plus de cinquante ans, et qui avait déjà séjourné à Rome, où Léon XII l'avait accueilli avec la plus grande distinction ? Aussi, dès notre arrivée, il fut visible, à l'accueil réservé qui nous était fait partout, que nous n'obtiendrions pas la réponse que nous désirions. Après nous avoir demandé un mémoire explicatif, qui fut rédigé par Lacordaire, on nous laissa deux mois sans mot dire. Puis, le cardinal Paea écrivit à M. de Lamennais que le Pape, tout en rendant justice à ses services et à ses bonnes intentions, nous avait vus avec mécontentement remuer des controverses et des opinions au moins dangereuses ; qu'il ferait, du reste, examiner nos doctrines, et que, comme cet examen pourrait être long, nous pouvions retourner dans notre patrie. Le Pape consentit ensuite à nous recevoir ; il nous traita avec la bonté familière qui lui était naturelle, il ne nous fit pas l'ombre d'un reproche, mais ne fit pas non plus la moindre allusion à l'affaire qui nous avait amenés à Rome.

C'était une solution peu brillante et peu flatteuse, mais à coup sûr la plus favorable qu'il nous fût permis d'espérer. Lacordaire y était tout préparé. Il n'y vit avec raison qu'un avertissement paternel, le plus doux qu'on pût imaginer, celui qui laissait le moins de trace, qui ne décidait rien et ne compromettait personne. Pendant ces deux mois et demi de séjour dans la Ville Éternelle, une grande paix et une grande lumière s'étaient levées dans son âme. Je le vois encore errant pendant de longues journées à travers les ruines et les monuments, s'arrêtant comme éperdu pour admirer, avec ce sentiment exquis de la vraie beauté qui ne l'a jamais quitté, tout ce que Rome offre de profond et d'unique, épris surtout du charme tranquille et incomparable de ses horizons ; puis revenant, auprès du foyer commun, pour prêcher à M. de Lamennais la réserve, la résignation, la soumission, et, pour tout dire en un mot, la raison. Les misères, les infirmités inséparables de tout ce qui se mêle d'humain aux choses divines ne lui échappaient pas, mais elles lui apparaissaient comme noyées dans la mystérieuse splendeur de la tradition et de l'autorité. Lui journaliste, lui bourgeois de 1830, lui démocrate libéral, avait compris du premier coup non-seulement la majesté inviolable du Pontificat suprême, mais ses difficultés, ses longs et patients desseins, ses indispensables ménagements pour les hommes et les choses d'ici-bas. La foi du prêtre catholique et le devoir l'avaient emporté sur-le-champ dans ce noble cœur sur toutes les fumées de l'orgueil, sur toutes les séductions, sur tous les entraînements du talent, sur toutes les ivresses de la lutte. Avec la pénétration que donnent la foi et l'humilité, il portait d'avance sur nos prétentions le jugement qu'a ratifié le temps, ce grand auxiliaire de l'Église et de la vérité. Ce fut alors, j'ose le croire, que Dieu le marqua pour toujours du sceau de sa grâce, et qu'il lui assura la récompense due à l'indomptable fidélité d'une âme vraiment sacerdotale.

Cependant, le grand écrivain, qu'on avait nommé

à la tribune *le dernier des Pères de l'Église*, le docteur éloquent et célèbre, le prêtre vieilli et couronné depuis vingt ans par l'admiration et la confiance du monde catholique, réginbait de toutes ses forces contre le bon sens et contre l'évidence, en même temps que contre son devoir de fidèle et de prêtre. Le jeune homme avait tout compris ; l'homme fait, l'homme de génie, voulait tout ignorer. La prudence, la perspicacité, la dignité, la bonne foi, avaient passé toutes ensemble du côté du disciple, et, par sa bouche, elles semblaient adresser au maître chéri de solennelles et pathétiques remontrances. Vaine et douloureuse tentative ! Loin d'écouter la voix respectueuse et tendre, mais ferme et franche, de son jeune acolyte, il se livrait inconsidérément à son humeur, il s'enfonçait de plus en plus dans une aigre dissonance avec tout son passé, avec tout ce qui devait le retenir et l'éclairer. Il ne prêtait l'oreille qu'à deux ou trois détracteurs clandestins de l'autorité pontificale. Il rêvait déjà les alliances contre nature qui l'ont perdu. De vaines chimères commençaient déjà à remplacer la foi dans son âme. Après la lettre du Cardinal et l'audience du Pape, Lacordaire lui posa résolument cette alternative : Ou bien il ne fallait pas venir, ou bien il faut nous soumettre et nous taire. L'abbé de Lamennais refusa de l'accepter, il répondait : Je veux hâter et provoquer une décision immédiate, et je veux l'attendre à Rome, après quoi j'aviserai. Alors, le vrai prêtre prit son parti : sans sortir de la plus respectueuse déférence, et déchiré, comme il me le disait, " par les tourments de la conscience qui lutte contre le génie," il annonça la résolution de retourner en France et d'y attendre en silence, mais sans rester oisif, les arrêts de l'autorité. " Le silence, disait-il, est, après la parole, la seconde puissance du monde."

M. de Lamennais, qui savait être, à certains moments, le plus caressant et le plus paternel des hommes, ne fut jamais tendre pour Lacordaire : il le vit partir de Rome sans regret, débarrassé, comme il le croyait, d'un censeur incommode et d'un disciple infidèle. Avant comme après son départ, ce fidèle ami fit des efforts persévérants pour me délivrer comme lui. " Il n'existe, entre nous," m'écrivait-il à peine revenu en France, " aucune désunion spirituelle ; toute ma vie je défendrai la liberté, et, avant que M. de Lamennais dit un seul mot pour elle, la liberté était le fond de mes pensées et déjà toute ma vie. S'il exécute son nouveau plan, souviens-toi que tous ses plus anciens amis et tous ses plus ardents collaborateurs l'abandonneront, et que, traîné par les faux libéraux dans une action sans possibilité de succès, il n'y a rien dans le langage d'assez triste pour dire ce qui arrivera..... N'enchaînons pas nos cœurs à nos idées ; car les idées de l'homme, semblables aux nuages que traverse le soleil, sont lumineuses et fugitives comme eux." Je restai sourd à sa voix. Il me plaignit et m'excusa. " Tu es plus jeune que moi ; par cela seul tu te trompes plus souvent que moi !" Et cependant, en ce moment même, il traçait la voie de la vérité à l'abbé de Lamennais, qui avait presque deux fois son âge.

On sait ce qui suivit. M. de Lamennais, après quatre mois d'attente, et sans comprendre que ces longs délais sauvaient à la fois son honneur et son avenir, perdit patience et vartit de Rome, en annonçant publiquement l'intention de rentrer en France pour y reprendre, sans autre forme de procès, l'*Avenir*. A cette nou-

velle, Lacordaire résolut de quitter la France pour aller vivre quelque temps dans une solitude studieuse en Allemagne. Nous aussi, nous avons pris par l'Allemagne pour retourner en France. La Providence nous fit rencontrer tous les trois à Munich, où nous fûmes atteints par la fameuse Encyclique du 15 août 1832, directement provoquée par les dernières menaces de l'abbé de Lamennais, et où, sans qu'il y fût nommé, ses nouvelles doctrines étaient, pour la plupart, manifestement condamnées.

Notre soumission fut immédiate et sans réserve. Elle fut aussitôt publiée, et nous revînmes à Paris "en vaincus, victorieux d'eux-mêmes," selon l'expression de celui d'entre nous qui avait si bien prévu et accepté la défaite. Il ajoutait, avec Montaigne : "Il y a des défaites triomphantes à l'envi des victoires."

Lacordaire, qui croyait à la bonne foi de M. de Lamennais, voulut l'accompagner jusqu'en Bretagne, pour y habiter avec lui la solitude de la Chesnaie, et s'y préparer dans la retraite à faire ce que Dieu lui indiquerait pour son église et pour les événements. Dans ce lieu d'une mélancolie terne et sauvage, il découvrit bientôt l'illusion qu'il s'était faite en se figurant que l'abbé de Lamennais se résignait à sa défaite et saurait en profiter pour servir l'Église et sa propre gloire. Il vit grandir chaque jour l'espace qui séparait leurs jugements sur le passé et sur l'avenir. Lamennais rongea son frein, le cœur ulcéré par de sombres ressentiments : il rêvait la guerre générale, un bouleversement rapide et universel qui remettrait toutes choses à leur place et lui à la sienne. La vie commune devenait impossible par ce désaccord perpétuel sur des choses qui embrassaient, dans leurs conséquences, toute la vie présente et toute la vie future. Enfin, n'y pouvant pas plus tenir qu'à Rome, Lacordaire brisa pour la seconde et dernière fois le lien qui l'enchaînait au grand infortuné dont il prévoyait et ne voulait pas partager le naufrage. Le 11 décembre 1832, il partit en adressant à M. de Lamennais la lettre que voici :

"Je quitterai la Chesnaie ce soir. Je la quitte par un motif d'honneur, ayant la conviction que désormais ma vie vous serait inutile à cause de la différence de nos pensées sur l'Église et la société, différence qui n'a fait que s'accroître tous les jours, malgré mes efforts sincères pour suivre le développement de vos opinions. Je crois que, durant ma vie, et bien au-delà, la république ne pourra s'établir ni en France, ni en aucun autre lieu de l'Europe, et je ne pourrais prendre part à un système qui aurait pour base une persuasion contraire. Sans renoncer à mes idées libérales, je comprends et je crois que l'Église a eu de très sages raisons, dans la profonde corruption des partis, pour refuser d'aller aussi vite que nous l'aurions voulu. Je respecte ses pensées et les miennes. Peut-être vos opinions sont plus justes, plus profondes, et, en considérant votre supériorité naturelle sur moi, je dois en être convaincu ; mais la raison n'est pas tout l'homme, et, dès que je n'ai pu déraciner de mon être les idées qui nous séparent, il est juste que je mette un terme à une communauté de vie qui est tout à mon avantage et tout à votre charge. Ma conscience m'y oblige non moins que l'honneur, car il faut bien que je fasse de ma vie quelque chose pour Dieu ; et, ne pouvant vous suivre, que ferai-je ici que vous fatiguer, vous décou-

rager, mettre des entraves à vos projets et m'anéantir moi-même ?

"Vous ne saurez jamais que dans le ciel combien j'ai souffert depuis un an par la seule crainte de vous causer de la peine. Je n'ai regardé que vous dans toutes mes hésitations, mes perplexités, mes retours, et, quelque dure que puisse être un jour mon existence, aucun chagrin du cœur n'égalera jamais ceux que j'ai ressentis dans cette occasion. Je vous laisse aujourd'hui tranquille du côté de l'Église, plus élevé dans l'opinion que vous ne l'avez jamais été, si au-dessus de vos ennemis, qu'ils ne sont plus rien ; c'est le meilleur moment que je puisse choisir pour vous faire un chagrin, qui, croyez-moi, vous en épargne de bien plus grands. Je ne sais pas encore ce que je deviendrai, si si je passerai aux États-Unis ou si je resterai en France, et dans quelle position. Quelque part que je sois vous aurez des preuves du respect et de l'attachement que je vous conserverai toujours, et dont je vous prie d'agréer cette expression qui part d'un cœur déchiré."

"Cette séparation, qui n'était cependant que le prélude de celles qui finirent par ôter à M. de Lamennais jusqu'au dernier des disciples que fascinaient encore sa gloire et son génie, ne fut d'abord ni comprise ni approuvée. Lacordaire subit l'injustice de plusieurs de ses plus chaleureux admirateurs, celle même de son meilleur ami, avec une résignation simple et une confiance lumineuse dans l'avenir. C'est dans une lettre de ce temps là qu'il est bon de prendre sur le fait les inspirations à la fois honnêtes et élevées qui seules le guidaient. "J'ai autant que personne," écrivait-il, "le sentiment profond du respect que l'on doit aux souvenirs, et M. de Lamennais se séparât-il un jour de l'Église, devint-il le plus fatal hérésiarque qui fût jamais, entre ses ennemis et moi il y aurait encore une distance infinie, et personne ne lirait ce que je serais obligé d'écrire sans reconnaître la douleur de ma position, la durée de mon respect, le désintéressement et la fidélité de ma conscience. Ce sont les grands moments de l'homme, quand il est aux prises avec des circonstances contradictoires, avec de grands devoirs s'entre-déchirant... On saura dans le ciel si j'ai agi avec la légèreté d'un homme qui rompt sans cause et sans douleur les liens qu'il a contractés."

L'attitude du jeune prêtre qui, à trente ans, avait montré une prudence si consommée, ne fut que trop vite justifiée. M. de Lamennais a lui-même écrit, dans ses *Affaires de Rome*, l'histoire lamentable de la marche qui pendant trois années, à travers une série inouïe de tergiversations et de rétractations, de feintes soumissions et de déclarations contradictoires, conduisit l'apôtre excessif de l'infaillibilité absolue et universelle du Pape jusqu'à la révolte ouverte contre l'exercice le plus simple et le plus légitime de l'autorité pontificale, mise en demeure par lui-même de s'expliquer sur des questions morales et théologiques. Lacordaire contemplait ce douloureux spectacle d'un œil triste mais serein, suivant pas à pas les anneaux de cette chaîne qui se déroulait d'elle-même. Très réservé en public, il confiait souvent au secret de l'intimité ses impressions. "M. de Lamennais," disait-il après une des plus étranges manifestations de ce génie déjà mortellement atteint, "déclare que par beaucoup de motifs, et principalement parce qu'il appartient au Saint-Siège de décider ce qui est bon et utile à l'Église, il est résolu de rester étranger aux affaires qui

la touchent. Sur quoi je remarque que rien n'est plus anti-catholique que cette phrase.... S'il en était ainsi, l'Eglise serait bien malheureuse. Jamais ses enfants, sous aucun prétexte, ne doivent être étrangers à ce qui la touche; ils doivent y prendre part en se soumettant à la direction du Saint-Siège, et non pas en voulant le conduire eux-mêmes... Aucun talent, aucuns services ne compensent le mal que fait à l'Eglise une séparation, quelle qu'elle soit, une action en dehors de son sein. J'aimerais mieux me jeter à la mer avec une meule de moulin au cou, que d'entretenir un foyer d'espérances, d'idées, de bonnes œuvres même, à côté de l'Eglise." Un peu plus tard, et après un nouvel épisode de cette lutte entre la Papauté et son ancien champion: "Le malheur de M. de Lamennais n'est pas tant dans son caractère altier, dans son peu d'instinct des affaires humaines et divines, que dans son mépris pour l'autorité pontificale et pour la situation douloureuse du Saint-Siège. Il a blasphémé Rome malheureuse: c'est le crime de Cham, le crime qui a été puni sur la terre de la manière la plus visible et la plus durable, après le déluge... Malheur à qui trouble l'Eglise! Malheur à qui blasphème les apôtres! La destinée de l'Eglise est d'être victorieuse encore: les temps de l'Antechrist ne sont pas venus; M. de Lamennais n'arrêtera pas par sa chute ce mouvement formidable de la vérité: cette chute même y servira... On m'accuse d'être impitoyable envers lui! Ah! si j'avais jamais découvert dans le cœur de l'abbé de Lamennais une seule larme vraie, un seul sentiment d'humilité, quelque chose de touchant que donne le malheur, je n'aurais pu le voir et y penser sans être attendri jusqu'au plus vif de mes entrailles. Quand nous étions ensemble, et que je croyais découvrir en lui de la résignation, des sentiments dénués d'orgueil et d'emportement, je ne saurais dire ce qu'il me faisait éprouver. Mais ces moments ont été bien rares; et tout ce dont je me souviens porte un cachet d'opiniâtreté et d'aveuglement qui tarit ma pitié. Je te plains, toi, parce que tu souffres par la volonté d'un autre, parce que, bien qu'il y ait en toi beaucoup d'illusions personnelles et des fautes que Dieu t'imputera un jour, néanmoins tu es victime, victime de ce qu'il y a de bon dans ton cœur. Mais lui! Enfin, puisque mon ami me rend si peu de justice, il ne faut l'attendre que de Dieu. C'est lui qui rendra témoignage de la pureté de mes intentions, qui dira pourquoi j'ai pris le parti de l'Eglise contre un homme, qui montrera où fut la simplicité de la foi, la candeur, une conduite conséquente à elle-même; qui montrera quel était entre tous le véritable ami de l'abbé de Lamennais et quels conseils auraient élevé sa gloire et sa vertu plus haut que jamais. Le moment de la justice, j'en ai le pressentiment, viendra plus tôt qu'on ne le pense; mais, s'il ne vient pas en ce monde, je n'en adresserai pas de reproches à la Providence. Il me suffit d'avoir accompli mon devoir."

Ce moment ne tarda pas: trois mois après la date de ces lignes, M. de Lamennais mit un terme à tous les doutes que pouvaient encore laisser ses actes et ses protestations si contradictoires, en publiant les *Paroles d'un croyant*. Lacordaire se crut obligé de répondre à cette démonstration par des *Considérations sur le système philosophique de M. Lamennais*, car c'était à ce système qu'il se plaisait à ramener toutes les erreurs du maître.

..... Dans tout le cours de ce livre il n'y avait pas une expression injurieuse ou violente contre M. de

Lamennais: il semblait même que la contrainte inaccoutumée que s'imposait le jeune écrivain eût légèrement déteint, en certains endroits, sur son style et sur sa pensée.

Il se rencontra néanmoins des écrivains catholiques qui blâmèrent publiquement ce qu'ils appelaient une agression de Lacordaire contre son ancien maître; tels furent notre savant et regrettable baron d'Eckstein et le P. Ventura, qui avait, lui, tant à se reprocher les encouragements qu'il avait prodigués à M. de Lamennais pendant les derniers temps de son séjour à Rome. Lacordaire ne se laisse pas déconcerter par les critiques.

"Maintenant, écrivait-il, j'ai accompli mon devoir tout entier à l'égard de M. Lamennais. J'ai dit ce qu'une expérience personnelle de dix années m'a appris sur l'école qu'il avait voulu fonder, et, n'eussé-je fait que cela dans ma vie, je mourrais content. Ma conscience est à l'aise, elle respire enfin; après une oppression de dix ans, je commence à vivre..... Quelques uns au moins me comprennent; ils savent que je ne suis devenu ni républicain, ni juste milieu, ni légitimiste, mais que j'ai fait un pas vers ce noble caractère du prêtre, supérieur à toutes les misères. Ils savent que le fruit retiré de mon voyage à Rome a été d'adoucir ma pensée, de me tirer du tourbillon fatal de la politique pour ne plus me mêler que des choses de Dieu, et par les choses de Dieu au bonheur lent et futur des peuples. Ils savent que je ne me suis séparé d'un homme célèbre que pour ne pas me jeter plus avant avec lui dans cette politique quotidienne et malheureuse, et par l'impossibilité où j'étais de l'amener lui-même sur une ligne où les acclamations de l'Eglise l'attendaient, et où il aurait plus fait pour l'affranchissement de l'humanité qu'il ne fera jamais sur la route où il est resté.....

"Je ne suis pas un saint, je le sens trop, mais je porte en moi un amour désintéressé du vrai, et, quoique j'aie cherché à me tirer honorablement de l'abîme où j'étais, jamais une pensée d'ambition ou d'orgueil n'a été un instant la source de ma conduite en cette occasion. L'orgueil m'a toujours dit: Reste où tu es, ne change pas, ne t'expose pas aux reproches de tes anciens amis. La grâce divine m'a crié plus fort: Foule aux pieds le respect humain, rends gloire au Saint-Siège et à Dieu. Ma soumission franche a seule fait mon habileté. Si tout a tourné comme je l'avais prévu, je ne l'avais prévu qu'à force d'oublier mon propre sens. Je ne me réjouis pas de l'abîme creusé par l'opiniâtreté sous un homme qui a rendu de grands services à l'Eglise, j'espère que Dieu l'arrêtera à temps; mais je me réjouis de ce que le Souverain-Pontife, père non pas d'un seul chrétien, mais de tous, ait enfin fixé par sa divine autorité des questions qui déchiraient mon Eglise natale en sa fleur, qui détournèrent de la vraie route une foule d'âmes sincèrement trompées, et dont j'avais senti si longtemps et si amèrement le charme malheureux. Périssent mon triomphe personnel, s'il y en a un à quelque degré, et puisse l'Eglise de France, après cette haute et mémorable leçon fleurir dans la paix active de l'unité! Puissions-nous tous nous pardonner les erreurs de notre jeunesse, et prier ensemble pour celui qui les causa par un excès d'imagination, trop belle pour n'être pas pleurée."

Ces prières, hélas! ne furent pas exaucées. Elles sortirent pendant vingt ans d'une foule de cœurs invinciblement enchaînés à l'espérance, mais ce fut en vain. Nul gage de réconciliation, nul signe de repentir n'est

veau consoler ceux qui auraient mille fois donné leur vie d'ici-bas pour la vie de cette âme. Il n'est resté à leur confiance d'autre asile que l'impénétrable immensité de la miséricorde divine. Du moins, M. de Lamennais, en s'enfonçant de plus en plus dans l'abîme, n'y entraîna personne avec lui, absolument personne. C'est, si je ne me trompe, le seul exemple dans l'histoire du christianisme, d'un homme qui ayant en lui toute l'étoffe du plus redoutable hérésiarque, n'a pas même réussi à détacher du centre de l'unité le moindre des acolytes.

Mais parmi les âmes sincèrement trompées et profondément troublées par l'empire de ce fatal génie, il y en avait une que Lacordaire aimait pardessus toutes, et qui s'obstinait, après toutes autres, dans une fidélité désintéressée, moins peut-être à la personne de l'apôtre déchu qu'à la grande idée qui semblait ensevelie dans sa chute. Du milieu de ses luttes et de ses contradictions personnelles, c'était sur cette âme qu'il reportait l'ardeur suprême de son zèle, la plus pure et la plus violente passion de son cœur. C'était pour elle qu'il dépensait, à l'insu du monde entier, les plus riches trésors de son éloquence : *Vadit ad illam quæ perierat, donec inveniat eam*. Que ne m'est-il donné de tout dire et de citer les lettres nombreuses qui, pendant près de trois années entières, poursuivirent cette tâche ingrate ! Un jour peut-être, quand tous les témoins et tous les acteurs de cette lutte auront disparu comme lui, ces lettres tomberont-elles entre des mains qui y puiseront de quoi écrire, dans l'histoire de cette glorieuse vie. Je viens de les relire, après tant d'années écoulées, avec une émotion que nulle parole ne peut rendre. Je ne sais si son génie et sa bonté ont jamais jeté un plus pur éclat que dans cette lutte obscure et opiniâtre pour le salut d'une âme aimée. Je m'étais réfugié en Allemagne, où j'étais poursuivi par les appels de M. de Lamennais. Tout en se croyant encore obligé, comme prêtre, de signer des formulaires, l'infortuné répondait à mes craintes, à mes filiales représentations, en me félicitant de l'indépendance que je possédais comme laïque ; il m'exhortait à la maintenir à tout prix et m'affirmait que l'autorité pontificale irait en s'affaiblissant toujours, et ne vaudrait bientôt plus celle d'un maître d'école. Mais les mêmes courriers qui m'apportaient ces lettres empoisonnées m'en apportaient d'autres bien plus nombreuses, où le véritable ami rétablissait les droits de la vérité, en me montrant les sommets toujours accessibles de la lumière et de la paix. Il vint même de sa personne me chercher et me prêcher, auprès du tombeau de sainte Elizabeth. Avant comme après ce trop court voyage, il revenait sans cesse à la charge avec une inépuisable énergie, avec une indomptable persévérance. Sacrifié, méconnu, repoussé, il n'en prodiguait pas moins des avertissements toujours infructueux, des prédictions toujours vérifiées ; mais avec quelle raison, quelle spirituelle et touchante éloquence, quel charmant mélange de sévérité et d'humble affection, quelles salutaires alternatives d'impitoyable franchise et d'irrésistible douceur ! Non, la plus tendre des Providences n'aurait pu faire plus ou mieux. Après avoir assis la vérité dans son austère et inviolable majesté, il la parait de toutes les fleurs de sa poésie, et, usant tour à tour de la supplication et du raisonnement il entremêlait à des arguments sans réplique le cri d'un cœur sans pareil dans son fraternel et infatigable dévouement. Qu'on en juge par cette page prise entre cent autres du même ton :

“ L'Eglise ne te dit pas : *Vois*. Ce pouvoir ne lui appartient pas. Elle te dit : *Crois*. Elle te dit, à vingt-trois ans, attaché que tu es à certaines pensées, ce qu'elle te disait à ta première communion : Reçois le Dieu caché et incompréhensible ; abaisse ta raison devant celle de Dieu et devant l'Eglise qui est son organe. Eh ! pourquoi l'Eglise nous a-t-elle été donnée, sinon pour nous ramener à la vérité quand nous prenons l'erreur pour elle ?... Tu m'étonnes de ce que le Saint-Père exige de M. de Lamennais... Certes, il est plus dur de se soumettre quand on s'est prononcé devant les hommes que lorsque tout se passe entre le cœur et Dieu. C'est là l'épreuve particulière réservée aux grands talents. Les plus grands hommes de l'Eglise ont eu à briser leur vie en deux, et, dans un ordre intérieur toute conversion n'est que cela...—Écoute cette voix trop dédaignée, car qui t'avertira, si ce n'est moi ? qui t'aimera assez pour te traiter sans pitié ? qui mettra le feu dans tes plaies, si ce n'est celui qui les baise avec tant d'amour, et qui voudrait en sucer le poison au péril de sa vie ? ”

Je n'étais pas rebelle, comme on pourrait le croire, d'après ces ardentes remontrances. Je n'étais qu'hésitant et troublé. Pendant que je résistais opiniâtrement aux pressantes sollicitations de Lacordaire, j'invoquais auprès de Lamennais la fidélité de mon dévouement, le plus obstiné de tous ceux qu'il avait suscités, pour obtenir de lui la patience et le silence. Mais j'en voulais à mon ami d'avoir suivi une autre voie, plus publique et plus décisive. Je lui reprochais témérairement l'oubli apparent des convictions libérales, dont le souffle nous avait tous deux enflammés. Quand je cédai, enfin, ce ne fut que lentement, comme à regret, et non sans avoir navré ce cœur généreux. Cette lutte avait trop duré. J'en parle avec confusion, avec remords, car je ne lui rendis pas alors toute la justice qu'il méritait. J'expie cette faute en l'avouant, et je fais de cet aveu un hommage à la grande âme qui a maintenant trouvé le juge qu'elle invoquait avec une si légitime confiance. C'est ainsi que j'ai pu plonger dans les derniers replis de cette âme un regard d'abord distrait et irrité, mais depuis et aujourd'hui baigné des larmes d'une reconnaissance immortelle. C'est d'elle que j'ai appris à comprendre et à vénérer le seul pouvoir devant lequel on grandit en s'inclinant. Captif de l'erreur et de l'orgueil, j'ai été racheté par celui qui atteignit alors l'idéal du prêtre, tel qu'il l'a lui-même défini : “ Fort comme le diamant, et plus tendre qu'une mère. ”

CH. DE MONTALEMBERT.

CHANSON.

LES GENS DE CAGES.

Air : — Les Louis d'or,

PIERRE DUPONT

Gens de cage, (et quoi qu'on en dise,
C'est tout d'même un fameux état.)
Nous n'craignons le chaud ni la bise,
L'orage ni le calme plat.
Libre et content, toujours alerte
Moi j'aim' l'espace et le grand air ;
Passant de l'eau jaune à l'eau verte,
Ramant l'été, bûchant l'hiver,
Je tiens un peu de l'amphibie ;
Comme un poisson je m'plais dans l'eau ;
Au moins la moitié de ma vie
S'passe à voguer sur un radeau.

Quand des glaces l'épaisse croûte
 Etend un pont sur l'Ottawa,
 De la forêt je prends la route,
 Par où nul citadin ne va.
 Sans m'soucier du vent qui sonette
 A mon nez la neige en flocons,
 J'travaille avec vigueur et jette
 A bas les arbres et les troncs.
 Pour égayer la solitude
 Où n'vole alors aucun oiseau,
 Je chante d'un' voix un peu rude,
 Les airs qu'on fredonne en radeau.

Ma bonne hache canadienne,
 Sans relâche, frappe à grand bruit
 L'érable, le pin et le chêne,
 Jusqu'à l'approche de la nuit.
 Puis, pour regagner ma cabane
 Avec un compagnon, mon chien,
 Je franchis l'vallon, la savane
 Où Castor se reconnaît bien.
 A mon côté chaq'soir il soupe,
 Happant de lard quelque morceau,
 Ainsi qu'il partage ma soupe
 Quand nous voyageons en radeau.

Voici le printemps ; les rivières
 Déposent leur manteau glacé ;
 Durant cinq longs mois prisonnières,
 Leur lit n'est plus d'blocs hérissé.
 Tout reverdit dans la nature ;
 Le gazon s'émaille de fleurs ;
 Le ruisseau reprend son murmure ;
 L'air est embaumé de senteurs ;
 Le merle redit son ramage :
 L'hirondell' voltig' de nouveau ;
 Moi qui, plus qu'ell' me plais en cage,
 Je m'embarque sur mon radeau.

Sur son plancher je m'sens à l'aise,
 Aussitôt que j'y mets le pied,
 Non moins que sur un'selle anglaise
 Se tient ferme un bon cavalier.
 Ma cag', quand le nord-est l'agite,
 S'met à danser sur l' St. Laurent ;
 Afin d'la faire aller plus vite,
 Moi, je la pousse en plein courant.
 Avec des voiles et des rames,
 J'la gouverne ainsi qu'un bateau
 Et je brave écueils, vents et lames,
 Vrai capitain' sur mon radeau.

S'il me faut descendre un rapide
 Dont le passage est dangereux,
 Suivant le fil de l'eau qui m'guide,
 Je me dis : Pierre ! ouvre les yeux.
 Entre mille rochers qui dressent
 Leur sommet noir et menaçant,
 Les vagues se heurtent, se pressent
 Et bondissent en mugissant ;
 Mais, dans c'torrent qui gronde et fume,
 Sans peur de me mouiller la peau,
 Au milieu du bruit et de l'écume,
 Je me lance avec mon radeau.

Cependant parfois malheur arrive
 Même aux pilot's les plus prudents ;
 C'est lorsqu'ils vont à la dérive,
 Chassés par un gros mauvais temps.
 Il peut s'faire alors qu'on se choque
 Contre un roc qui ne paraît pas ;
 La cage en tronçons se disloque ;
 Dans un clin-d'œil on coule bas.

Heureux, en c'cas ; si l'on n'attrape
 Que la fièvre, un rhum'de cerveau
 Et si le fleuve, sous sa nappe,
 Ne creuse point notre tombeau !

A. MARSAIS.

Montréal, février 1862.

ESQUISSES MORALES.

LES ROMANCES.

J'avais un ami nommé Ulric Pinson, sous-chef de bureau et poète. Il faisait des romances dont un autre pinson, nommé Douillet, composait la musique, et qu'un troisième pinson, nommé Canard, saupoudrait d'une lithographie. Ces trois pupilles des muses vendaient le tout à un marchand qui donnait à chacun d'eux trente-trois francs trente-centimes, et qui lançait l'œuvre dans le monde. C'était toujours le même prix, et toujours la même chose : un monologue qui traitait de l'éternité de l'amour. Douillet y incrustait des bémols, Canard l'illustrait d'une figure de femme qui avait la bouche moins grande que les yeux et des cheveux pendants en oreille de chien. Aucun ne sortait jamais de là ; Pinson surtout s'y tenait, malgré quelques réclamations des autres.—Pinson, disait le pauvre Douillet, tu es ennuyeux ; tu me fais toujours du Lamartine ; ça ne varie pas l'inspiration. Donne-moi donc du Musset !—Moi, disait Canard, je voudrais un peu de drame. Pinson était de bronze et persévérât dans les sentiments doux. Il taillait sa plume, se coulait dans ses garde-manches en percaline noir, prenait le papier du Gouvernement et écrivait en anglaise quelque chose sur l'éternel amour. Il y avait toujours un ange, un cœur, et un pleur. Que ce malheureux nous a fait rire ! C'était l'homme du monde le plus rangé. Il se vantait de n'avoir jamais oublié son parapluie, et il n'aimait pas une couturière nommée Hortensia, qu'il a épousée. Son mariage lui a inspiré trois romances : une sur la première entrevue, une sur le *oui* fatal, la troisième sur la mort de son premier enfant, qui n'est pas né. Dans chacune de ces romances, il y a un amour éternel, un ange, un cœur et un pleur : et toutes trois, s'il vous plaît, ont fait fureur.

Or, madame, un soir, dans un très-beau salon, voilà une très-belle comtesse, grande, bonne, parée, illustre, que vous dirais-je ? un cygne à plumes de paon, un air de reine, une voix de poète, et, pour compléter l'éloge, un esprit de femme ; voilà cette filleule des fées qui se met au piano et qui nous chante une poésie de Pinson. Oui, madame, paroles de Pinson, musique de Douillet, lithographie de Canard ! Je vous assure que tout le charme de sa voix, toute la splendeur de sa beauté, ne parvenaient pas à en faire quelque chose de supportable ; et l'éclat incontesté de sa vertu n'en faisait rien d'innocent.

Sans doute, s'il n'y avait eu là, pour écouter, que des hommes et des mères de famille, la pinsonnerie serait restée ce que son auteur l'avait faite, une pure bêtise. Mais le salon était plein de grandes petites filles, dont deux ou trois regardaient en dessous.

Pinson, prenant la parole et révélant son cœur en pareille compagnie ! Pinson, l'époux d'Hortensia, interprété par une comtesse !... Je ne pouvais digérer la scène. Pinson se transfigurait. J'avoue que personne ne paraissait choqué. *L'ange, le cœur, le pleur, passaient* comme un verre d'orgeat ; cela semblait tout simple, et l'on n'y prenait pas plus garde qu'à un sujet de pendule. Par parenthèse, la pendule représentait madame de la Vallière aux pieds de la croix, et Louis XIV aux pieds de madame de la Vallière. Sujet monarchique et religieux.

La romance finie, grands compliments de tous côtés. Charmant ! adorable ! divin ! et autres extases pinsoniques. C'est bien leste de se moquer de Pinson ; c'est rire au nez de beaucoup d'honnêtes gens !

J'avais désiré d'entendre chanter la comtesse, et je crus que je lui devais aussi quelque fadeur. J'avancai, le courage me manqua. Il me sembla que Pinson était là, que c'était lui qui allait recevoir mes hommages. Quelle revanche de ses chants exécutés par moi, quand nous étions du même bureau ! Je restai bouche close, non sans un peu d'embarras. La comtesse voulut s'en amuser.—Eh bien, me dit-elle, j'ai chanté, vous m'en avez priée ; voyons votre compliment.—Hélas ! madame, vous avez été parfaitement bonne de chanter, vous avez chanté parfaitement, et je vous serai parfaitement obligé si vous me dispensez d'en dire davantage.—C'est parfait, dit-elle, continuez.—Que m'ordonnez-vous, madame ? J'ai une opinion sur les romances...—Vous n'aimez point les romances ?—Je l'avoue en tremblant, madame.—Pas même celles que je chante ?—Celles-là, madame, moins que les autres, je le dis hardiment.—C'est comme moi ; mais il faut voir vos raisons. Vous ne me direz point que je chante mal ; c'est ce que j'ai chanté qui vous déplaît. Qu'est-ce que j'ai donc chanté ? Allons, ne craignez pas de me rendre un service.—Eh bien, madame, vous avez chanté ce que pour rien au monde vous ne voudriez dire.

Elle réfléchit un instant, me tendit la main, et reprit :—Je vous écoute.

—Véritablement, madame, continuai-je, c'est un service que j'ose essayer de vous rendre. Comment se peut-il que votre mémoire retienne et que votre voix répète ces platitudes ? Que trouvez-vous donc là dedans ?—Rien du tout ? Des sons.—Mais ils ont un sens. Premièrement, vous faites tort au bon goût, aux beaux vers, quand vous daignez redire ces rimes fades, alignées par une main vouée à la tenue des livres. Ah ! si vous connaissiez Pinson !—Quel Pinson ?—L'auteur

de tout cela. Un employé, une ombre jaune qui va et revient de son bureau à sa chambre, un parapluie sous le bras. Rien dans la tête, rien dans le cœur, rien sur le visage. En même temps que son parapluie, il porte un dictionnaire des rimes, d'où il tire des poésies qu'on lui paye trente-trois francs, et que les belles dames vont chanter en belle parure, pour charmer le beau monde et faire mourir de chagrin les vrais poètes. Ce soir, madame, quand vous serez seule, récitez-vous à haute voix la romance de Pinson, en pesant un peu les mots. Votre prière n'y perdra rien. Pinson parle de ciel et d'amour : vous verrez s'il a jamais jeté un regard vers le ciel, jamais senti battre son cœur. Mais les mots y sont ; ils forment un scabreux mélange sur lequel je crois au moins téméraire d'attacher l'attention des enfants sérieuses qui sont ici. Dans quelques années, lorsque votre fille aura quinze ans, vous plairait-il qu'on vint lui dire ou lui chanter qu'il faut aimer, que l'amour est le bonheur, qu'il y a des messieurs et des mademoiselles sur la terre qui s'appellent entre eux des anges, qui se disent que l'amour est éternel ? Et quand c'est vous qui donnez un charme à ces sottises, vous si pieuse et si honorée, qui voulez-vous qui les blâme ?

—Vous avez raison, me répondit la comtesse. Je savais bien que ces romances me plaisaient peu, mais je ne cherchais point à m'en rendre compte. J'ai toujours entendu chanter cela ; je l'ai chanté comme les autres. Je ne crois pas qu'il en résulte grand dommage. Toutefois il est vrai que c'est absurde. Faute d'y songer, nous autres chrétiens, nous devenons païens dans ce monde païen. En vérité, je ne souhaite pas du tout que ma fille fasse valoir les rêveries de M. Pinson. Et de quel droit chanterais-je ce que je ne voudrais pas que ma fille chantât ? Adieu, monsieur Pinson ; nous ne voguerons plus dans votre nacelle... Mais qu'est-ce que je lui ferai chanter, à ma fille ; car il faut qu'elle chante ?—J'ose vous demander si vous y voyez une grande nécessité ?—Très-grande. Toutes ces petites filles chantent ; elles ont de petits succès. Que ce passerait-il dans le cœur d'une enfant qu'on priverait de ces légères louanges ? Il s'y ferait de terribles émeutes ! Et savez-vous ce que l'on dirait charitablement ? Que je suis jalouse de ma fille. On aurait l'art de lui faire entendre cela.

—Pour moi, madame, plutôt que d'apprendre Pinson par cœur, je chanterais la Marseillaise. Mais une jeune fille peut chanter des cantiques.—Dans le monde ! Y pensez-vous ?—Ah ! le monde ! Cependant, madame, pourquoi pas des cantiques ? Racine, Corneille, Jean-Baptiste Rousseau, en ont écrit d'admirables. Vous pourriez y adapter quelques vieux airs des maîtres, ou les faire noter par un musicien intelligent ; et je me persuade qu'ils passeraient tout aussi bien que les langueurs de mon camarade Pinson. Ce serait une victoire pour le bon goût et pour les bonnes mœurs, madame la com-

tesse, si vous mettiez à la mode ces chants graves et purs. Vous pourriez d'ailleurs ne pas vous borner aux cantiques, et même ne les aborder que de temps en temps. Vous trouveriez dans les poètes de jolies et innocentes choses à faire chanter par ces voix ingénues. Voyez ce qu'on y gagnerait : de belles pensées, un beau français, harmonieux, élégant, facile à prononcer, et point de mauvais souvenirs ; ou du moins aussi peu de mauvais souvenirs que possible...

LOUIS VEUILLLOT.

FEUILLETON :

LA FILLE DU SERRURIER.

I

Les cloches d'une des paroisses de la petite ville de L***, en Bretagne, sonnaient l'*Angelus* à grandes volées, et les fidèles sortaient en foule de l'église dont le bedeau venait d'ouvrir toutes les portes. Les familles se rassemblaient par groupes, on saluait ses connaissances, on échangeait des sourires et des poignées de main avec ses amis, et puis on regagnait tout doucement sa demeure en causant.

Parmi les familles d'ouvriers qui, plus ou moins nombreuses, descendaient en ce moment la rue, il en était une qu'on remarquait volontiers, bien qu'elle ne fût composée que de deux personnes, un vieillard et une jeune fille. Les contrastes saisissent, et en voyant marcher côte à côte cet hiver et ce printemps, on pensait : un beau vieillard ! une jolie fille ! Et on avait, ma foi, raison. Le père Burec était vieux, mais d'une vieillesse saine et vigoureuse. Sa figure avait une expression honnête et gaie qui attirait l'estime ; il portait avec une certaine dignité son costume des dimanches, car s'il était bon travailleur, il était aussi bon chrétien, et le dimanche il assistait ponctuellement aux offices de sa paroisse. Ce jour-là, la veste de drap était remplacée par l'antique lévite aux longs pans, un gilet bleu à fleurs laissait voir la chemise de toile blanche, et le chapeau de soie lustré par le temps était crânement posé sur ses cheveux blancs. Auprès de lui marchait sa fille, la blonde Marie. Jamais la coiffe de mousseline n'avait encadré plus gracieux visage et ne s'était placée sur un chignon plus opulent. La fille du maître serrurier était la fleur de son quartier, l'orgueil de la classe ouvrière de L***, et elle n'en paraissait pas plus vaniteuse. On aimait à les voir passer tous les deux, lui si fier de son titre d'honnête homme et de sa renommée comme ouvrier, elle si modeste dans sa beauté, si souriante dans sa jeunesse. Aussi, que de témoignages de bienveillance, que de bonjours affectueux ils recevaient sur leur route. Le père Burec saluait ses pratiques ; car il était de ceux qui, voulant être respectés, commencent par respecter les autres ; et à son salut répondait un bonjour cordial, dont la moitié revenait à Marie, que chacun connaissait pour une fille dévouée et pour une sage et habile ouvrière.

La petite maison qu'habitait la famille Burec se blottissait toute humble entre deux des beaux hôtels de L**. Elle s'élevait propre et riante entre ses deux frères

voisines, et les jours de travail, alors que le vieux forgeron frappait en cadence sur son enclume, en chantant d'une voix encore forte et juste les cantiques murmurés par sa mère, ou les plaintes et les chants de guerre appris dans sa jeunesse, on n'eût pas su dire lequel de ces trois logis si différents d'aspect renfermait le plus de contentement.

La boutique occupait tout le rez-de-chaussée avec l'allée qui conduisait à l'escalier. Au premier étage, il y avait une chambre qui donnait sur la rue et une cuisine aussi vaste, dont l'unique fenêtre ouvrait sur une petite sortie que Marie appelait le jardin.

Entre ces deux appartements, il y en avait un troisième, éclairé par une sorte de grand châssis vitré, et qui n'était, à tout prendre, qu'un corridor moins large que long destiné à relier la cuisine et la chambre.

Une table carrée, un lit, un petit autel surmonté par une statue en plâtre de la Vierge, trois chaises le remplissaient. C'était la chambre de Marie en même temps que son atelier de lingère.

Elle passait là toutes ses journées, travaillant le cœur gai, la chanson aux lèvres, devant sa fenêtre ouverte, sur le rebord de laquelle s'étalait une grande caisse peinte en vert où fleurissaient en leur saison le réséda, la giroflée et les capucines au calice éclatant, dont un fil de fer arrondi autour de la fenêtre servait à contenir les tiges souples et rampantes.

En revenant de l'église, ce fut vers la cuisine que se dirigèrent le serrurier et sa fille. Jeannette Burec, une vieille fille qui, à la mort de sa belle-sœur, s'était mise à la tête du ménage et vouée au célibat pour élever Marie, avait soigné le dîner et mis le couvert.

Elle n'était plus capable d'autre chose, mais on ne lui en demandait pas davantage ; car, comme disait le père Burec qui avait été militaire, elle avait bien gagné ses Invalides, et tant qu'elle avait pu travailler elle l'avait fait et durement. Les rhumatismes étant venus, il avait bien fallu qu'elle prît sa retraite, car bien que son extérieur fût prospère et son embonpoint excessif, elle ne pouvait remuer que très-difficilement. Jeannette ressemblait à son frère d'une manière frappante.

C'était une jolie vieille femme, qui avait dû être fort laide, et dont la physionomie respirait une grande douceur, malgré une paire de moustaches grises que plus d'un adolescent eût enviées en admettant le changement de couleur.

— Là, dit-elle en plaçant la soupière fumante au milieu de la table, aujourd'hui j'ai encore bien calculé mon affaire, je trempais comme vous entriez. Tu dois avoir faim, Joseph, ajouta-t-elle en regardant son frère qui déposait son chapeau, son livre et ses lunettes, dont il ne se servait que le dimanche pour lire le latin.

— Pas tout à fait comme après le passage de la Bérésina, mais peu s'en faut, répondit-il en dépliant sa serviette et en la glissant proprement dans l'ouverture de son gilet.

— Qui est-ce qui a fait le prône ce matin ? demanda Jeannette, qui penchée sur la marmite en retirait des légumes à la mine appétissante.

— M. le curé, ma sœur. Nom d'un petit bonhomme, il parle diablement bien.

— Et sur quoi a-t-il prêché ?

— Sur quoi ? Attends ; bah ! j'y pensais tout à l'heure. Il n'y a qu'un instant j'aurais dit tout le commencement du sermon.

— Tu as encore dormi, mon pauvre Joseph.

— Un peu à la fin, c'est vrai. Mais voilà Marie qui sait aussi bien que moi sur quoi l'on a prêché.

— Sur l'observation du dimanche, répondit la jeune fille qui, en attendant le dîner, passait la revue de ses fleurs.

— Tant mieux, dit Jeannette, car Dieu sait que sur l'article cela va de mal en pire. Ce matin j'entendais encore ce maudit cordonnier notre voisin en face, qui frappait sur la semelle tout comme à l'ordinaire.

— Lequel ? tante Jeannette, car il y en a deux, demanda Marie de son appartement.

— Ta, ta, ta, qu'est-ce que cela te fait, petit ? interrompit brusquement le père Burec ; il a tort, il fait mal ; mais après tout, cela ne regarde que lui, chacun sera pendu par son jarret. Vous autres femmes, il faut toujours que vous ayez du prochain sur la langue.

— Je n'ai nommé personne, se hâta de dire Jeanette.

— Bon, va donc un peu porter cette raison-là à M. le curé. Sapristi, je dors un peu à la fin des sermons, c'est vrai, mais je m'aperçois que c'est encore moi qui en prends la meilleure part. On a beau vous répéter sur tous les tons : la charité, la charité, vous n'en êtes pas plus charitables pour cela, et vos diables de langues n'en vont pas moins leur train.

— A table, dit Jeanette posément et en retroussant les manches de calicot qui, suivant une mode qui datait de sa jeunesse, dépassaient de quelques pouces la manche à revers de son corsage de drap marron.

Marie accourut à cet appel et on commença à dîner, ce qui n'interrompit que momentanément la conversation. Chacun parla à son tour de ce qui l'intéressait particulièrement. Marie fit des réflexions à propos d'une annonce publique de mariage ; son père trouva moyen de revenir sur l'histoire d'une certaine serrure qui avait fait sa réputation comme ouvrier ; Jeannette gémit sur la cherté des vivres, et raconta quelques nouvelles inoffensives dues à ses vieilles connaissances du quartier, qui, la sachant de garde, étaient venues lui dire un petit bonjour en se rendant à l'église.

Le repas fini, la tante et la nièce en un tour de main lavèrent la vaisselle et remirent chaque objet à sa place. Cela fait, on se rendit dans la chambre du père Burec, et Marie se préparait à ouvrir la fenêtre pour pouvoir jeter un coup d'œil sur les passants, quand un coup fut frappé à la porte qui donnait sur le palier.

— Va voir qui est là, Marie, dit le père Joseph qui fumait sa pipe le dos appuyé contre le bois de son lit ; les amis ne font pas tant de cérémonie."

La jeune alla ouvrir la porte.

— Le père Burec demeure-t-il toujours ici ? dit une agréable voix d'homme.

— Oui, monsieur, répondit la jeune fille, dont les yeux habitués à la clarté du jour dans la chambre ne voyaient que vaguement le personnage qui lui parlait sur l'obscur palier ; désirez-vous parler à mon père ?

— Quoi ! c'est vous Marie ? s'écria le jeune homme ; je m'en serais vraiment pas douté ; certainement que je veux lui parler à votre père."

Et il suivit Marie que le précédait dans la chambre.

Le père Burec, en l'apercevant, fit un mouvement pour se lever, et, se ravisant soudain, il lui adressa un cordial bonjour de sa place. Celui qui entra, étant jeune, ne lui inspirait aucun respect par son âge, et il avait tout de suite deviné qu'il avait affaire à un ouvrier

comme lui. Marie s'y était trompée et n'avait vu que le paletot, les moustaches et les gants.

— Personne, il paraît, ne me reconnaît ici, dit le jeune homme en prenant la chaise que lui avançait Jeannette.

Le père Burec arrêta sur lui son franc regard et sourit.

— C'est qu'il n'y a pas mal de temps qu'on ne t'a vu, garçon, dit-il, et il y a du changement. Tu as quasiment l'air d'un monsieur. Comment, Jeannette et toi Marie, vous ne vous remettez pas encore Eugène ?

Les deux femmes poussèrent une exclamation de surprise.

Il y avait quelques années, un jeune ouvrier du père Burec, d'un caractère remuant et difficile, était parti pour les grandes villes, et voilà qu'on le revoyait homme fait et habillé en fashionable, ce qui ne contribuait pas pas peu à le rendre méconnaissable.

On le félicita affectueusement sur son retour, et la vieille Jeannette mit ses lunettes pour le mieux regarder.

— Voilà donc ton tour de France fini, reprit le père Burec, il a duré longtemps, et il faut avouer que tu ne te gênes pas pour donner de tes nouvelles au pays.

— Aussi en arrivant ai-je fait l'effet d'un revenant, ma mère elle-même ne m'a pas reconnu.

— Pourtant les mères ça a de bons yeux pour aviser leurs enfants, Eugène. Quand je revins de mon tour de France, j'avais grandi de quatre pouces et noirci en proportion, et ma pauvre mère, Dieu lui fasse paix, n'eut pas besoin de me regarder deux fois pour me reconnaître ; pas vrai, Jannette ?

— Sans doute, dit la vieille fille, mais ton tour n'avait pas duré six ans, et tu n'étais pas toiletté comme Eugène. A l'arrivée, tu portais la même veste qu'au départ.

— Avec une fière rallonge, je m'en souviens. C'est égal, je maintiens mon dire, et je m'étonne que la mère d'Eugène se soit trompée. Comment donc ! mais quand je suis revenu de l'armée après sept ans passés sous les drapeaux sans avoir eu un brin de permission pour revenir au pays, tous les voisins me regardaient passer devant leur porte et disaient : Voilà un fantassin qui vient en congé, sans avoir la pensée que ce fût le petit Burec, comme on m'appelait. Et pour faire une surprise chez nous, je gardais sous ma capote la joie qui bouillonnait dans ma poitrine. Bast ! au premier coup d'œil ma mère reconnut son Joseph sous le bonnet de police. Mais assez de vieilles histoires ; les jeunes gens de notre temps n'en sont pas friands, et c'est un genre d'amusement qui ne leur va plus. Eh bien, mon garçon, qu'est-ce que tu nous diras de nouveau te concernant ? tout a-t-il bien marché, avons-nous appris à vivre ?

— Mais un peu, père Burec, répondit le jeune homme avec un sourire équivoque.

— Et dans les commencements, en as-tu mangé de la vache enragée ?

— Ça n'a pas manqué, allez.

— Pardi, j'en étais sûr. On est bien pressé de quitter le pays, de voir du nouveau, de tâter des grandes villes, où il semble que les alouettes doivent vous tomber dans la bouche toutes rôties ; mais ce que l'on trouve vaut-il toujours et en conscience ce que l'on quitte ? grande question. Je ne parle pas positivement pour toi, Eugène,

tu as pu avoir plus de chance que les autres.

—Ma foi non, on ne rencontre pas tous les jours de la chance.

—Et puis tu sais le proverbe : Pierre qui roule n'amasse pas mousse. Où est-tu fixé à présent ?

—Je travaillais à Paris, mais, comme vous voyez, j'en reviens.

—Pour y retourner ?

—C'est selon.

—Comment, tu songerais à t'établir ici ?

—Mais oui, au moins pour quelque temps, et je venais savoir si vous pourriez m'employer."

Le père Burec regarda son ancien apprenti d'un air narquois.

—Tu n'as donc pas changé de métier," dit-il. A te voir frais et pimpant comme tu l'es, je me figurais que tu t'étais brouillé avec la forge.

—J'ai souvent voulu rompre avec elle, mais n'ayant pas réussi ailleurs, j'y reviens, et vous vous verrez que je ne me suis pas gâté la main.

—Ah ! pardi, je sais bien qu'il y avait en toi l'étoffe d'un bon ouvrier, et que ce n'est ni l'adresse ni le savoir-faire qui te manquent. Seulement crois-tu encore avoir des mains à manier la lime, mon garçon ?"

Et il regarda successivement les mains effilées et blanches du jeune homme, qu'il avait dégantées en causant, et sa propre main à la paume durcie et sillonnée par un réseau d'imperceptibles filets grisâtres que toute l'eau de la pompe voisine n'aurait pu faire disparaître.

—Il y a, en effet, assez longtemps que je n'ai travaillé, dit Eugène avec un embarras visible ; mais je me remettrai à l'ouvrage, et je m'en acquitterai aussi bien qu'aucun autre.

—C'est encore possible ; reste une petite difficulté. Je ne te donnerai pas ici tes gros prix de Paris.

—Je le sais ; mais si on gagne plus là-bas, on dépense le double, et cela revient au même. Vous me donnez selon ma capacité et vos habitudes : ce que vous donnez au père Marc, à Etienne ; il ne vous a pas quitté, je suppose.

—Qui ?

—Etienne.

—Non, Dieu merci ; car c'est un fameux ouvrier que celui-là. Vous êtes du même âge, je crois, du moins vous étiez apprentis ensemble ; mais, mon petit bonhomme, il t'a joliment laissé en arrière : c'est un gaillard qui te casserait entre ses doigts comme une branche de noisetier. Tu aurais pu le trouver chez nous : car tous les dimanches il nous fait une petite visite.

—Le voici, mon père, je crois," dit Marie, en se penchant pour mieux écouter un bruit de pas qui résonnait sur l'escalier.

La porte du palier s'ouvrit, en effet, un coup fut frappé à celle de la chambre, et un jeune homme de haute taille, brun de teint et de cheveux, entra.

Il salua assez gauchement son ancien camarade qu'il ne reconnut pas, et adressa un gai sourire aux autres.

—Etienne, c'est Eugène," s'écria Marie avec un frais éclat de rire.

Cette indiscretion anéantissait les projets de surprise que le père Burec ménageait à Etienne.

—Allons, ma fille, dit Jeannette en ramenant sa coiffe sur ses tempes, il fallait lui donner le temps de s'asseoir, ta langue te démangeait donc bien ?

—Comment, c'est toi," s'écria Etienne en tendant la

main et en secouant cordialement celle d'Eugène qui s'était levé.

En ce moment, debout en face l'un de l'autre, ils formaient un parfait contraste. Etienne était le type de l'ouvrier breton avant qu'il ait foulé le sol étranger. Large d'épaules et de poitrine, solidement planté sur ses jambes, la tête couverte d'une forêt de cheveux noirs, la figure rosée, bien mis, mais sans prétention à l'élégance, il y avait en lui plus de vigueur que de grâce, plus de franchise et de simplicité que d'amabilité et de politesse. Son visage brun et énergique faisait trouver bien fade la figure blafarde ornée de moustaches blondes ambiguëusement retroussées d'Eugène.

Les premières paroles échangées, les deux jeunes gens se rassirent.

—Est-ce que vous n'allez pas aujourd'hui à la répétition, Marie, demanda Etienne à la jeune fille.

—Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle en jetant les yeux sur l'horloge qui faisait dans sa boîte peinte l'ornement d'un des angles de l'appartement, j'arriverais trop tard, l'heure est passée.

—Une répétition, dit Eugène, qu'est-ce que cela, Marie ?

—Marie chante à la chapelle Notre-Dame pour le mois de mai, dit Jeannette avec un certain orgueil, et le dimanche après dîner, elle va avec les autres chanteuses répéter les cantiques.

—Cela ne doit pas être amusant, dit Eugène en frisant sa moustache et en souriant ironiquement.

—Mais si, répartit vivement Marie, et j'y manque le moins possible. C'est d'ailleurs une manière d'employer le temps jusqu'à vêpres.

—Comptez-vous donc retourner à l'église ?

—Sans doute.

—Bah ! est-on toujours aussi arriéré ici, vous n'avez pas de bals, pas de concerts, pas de fêtes champêtres ?

—Pas de diableries ? s'écria le père Burec : non vraiment, est-il farceur ce parisien ?

—Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les demoiselles s'amussent un peu le dimanche.

—Les demoiselles s'amusent comme elles veulent, Eugène. Ma fille et ses pareilles accompagnent leurs parents aux offices d'abord, à la promenade ou chez les amis ensuite. Les amis sont tous de braves gens qu'on connaît et avec lesquels on aime à se trouver ; les vieux vont avec les vieux, les jeunes avec les jeunes ; on passe ainsi de joyeuses soirées, après quoi chacun va se coucher en paix avec sa conscience. C'est comme ça, et il n'y a pas de danger qu'on perde les bonnes habitudes, tout le monde y étant intéressé. Si ça te va, tant mieux ; si ça te déplaît, tu retourneras d'où tu es venu : rien n'est plus clair. Allons, enfants, assez jaté, voilà le dernier son des vêpres. Si tu as le désir de me reparler, Eugène, viens tantôt, j'aurai aussi à te poser mes petites conditions ; car, non d'un petit bonhomme, si j'aime à employer un adroit ouvrier, je tiens surtout à ce qu'il se conduise en honnête homme. Tu me comprends, suffit, libre à toi de revenir maintenant.

—Ne voulez-vous donc pas venir avec nous, Eugène ? demanda Marie avec un sincère étonnement.

—Ma foi, vous m'y décidez," répondit le jeune homme vivement.

Et il ajouta à demi-voix en la regardant :

—Une manière comme une autre de vous voir plus longtemps.

Mario rougit à ce singulier compliment, et jeta un regard furtif vers Étienne.

Il regardait Eugène, les sourcils froncés et l'œil courroucé et défiant : il avait entendu.

ANNA ÉDIANEZ.

(La suite au prochain numéro.)

UN PEU DE TOUT.

* **

— Le fait suivant s'est passé dernièrement, nous dit-on, aux environs d'une ville du Nord :

Un chasseur, qui, le fusil sur l'épaule, avait erré pendant toute la journée sans tuer une seule pièce de gibier, arriva devant une marre où se baignaient de magnifiques canards. Apercevant un paysan sur le bord de cette marre, notre chasseur qui ne voulait pas rentrer chez lui la carnassière vide, lui dit :

— Voulez-vous me laisser tirer un coup de fusil sur ces canards, je vous donnerai 5 fr ?

— Je veux bien, Monsieur."

Aussitôt le chasseur arme son fusil et ajuste la paisible troupe de canards. Le coup part, et 4 malheureux volatiles sont foudroyés par le plomb meurtrier.

— Bien tiré, dit le paysan, et il reçoit 5 francs.

— Encore un coup de fusil pour le même prix, s'écrie le chasseur encouragé par ce succès ?

— Je veux bien, monsieur.

Le paysan reçoit une nouvelle pièce de 5 fr., et un second coup aussi heureux que le premier frappe encore 4 canards.

Aussitôt le chasseur jette sur le paysan un regard triomphant ; mais voyant celui-ci sourire, il lui dit avec étonnement : ça ne vous fait donc rien de me voir tuer tant de canards ?

— Que qu'ça me fait, m'sieur, c'est pas à moi."

* **

Il y avait, sous Louis-Philippe, un député bien connu des petits journaux, qui s'appelait le *père Martineau*. Ce sobriquet de *père* remontait à son élection. Lors de la vérification des pouvoirs, on avait trouvé, à la grande joie de la Chambre, une infinité de bulletins qui désignaient ainsi le nouveau membre. Seule, la commission avait froncé le sourcil et demandé si les bulletins étaient valables. M. Martineau expliqua alors qu'il était connu sous le nom de *père Martineau* depuis sa plus tendre enfance.

Les petits journaux s'accordaient pour faire la même scie au père Martineau. Ils mettaient toutes les interruptions sur le compte de cet excellent homme, qui jamais ne soufflait mot.

Un jour, un de ses collègues était à la tribune, récitant une longue improvisation que nul n'écoutait. Arrivé à un passage qui devait soulever des colères violentes et lui fournir une réplique victorieuse, l'orateur s'arrêta étonné et confus de l'indifférence générale ;—il ne veut pourtant pas manquer son effet..., il prend le parti de s'écrier d'une voix tonnante :

— J'entends d'ici M. Martineau m'interrompre...

Tout le monde se retourne, M. Martineau ronflait seulement un peu plus haut que les autres.

* **

— Je respirais l'air embaumé des champs. Je vis, au bord d'une mare, un pauvre paysan livré à la plus poétique des occupations. Il attrapait des grenouilles, les égorgait, les écorchait et les avalait—sans leur faire seulement l'honneur de les regarder.

Tout à coup, le sans-çon de cet homme m'arracha un cri :

— Ah ! prenez garde, mon brave !... ce sont des crapauds que vous allez manger là ?

— Vous croyez ?...

— J'en suis sûr !...

— *Tant pire pour eusse !* fit tranquillement mon Lysidas, la bouche pleine !

* **

— Voici, selon un journal, l'échelle graduée à laquelle on doit mesurer l'esprit de toutes les professions :

" Les gens de lettres sont tous des imbéciles (merci !), mais ils sont bien plus spirituels que les peintres,—qui, eux-mêmes, le sont beaucoup plus que les sculpteurs,—lesquels ont bien plus d'esprit que les musiciens,—qui en ont infiniment plus que les architectes,—qui l'emportent de beaucoup sur les chanteurs,—qui sont des aigles auprès des danseurs.

" Et tous sont des génies, comparativement aux bourgeois."

Lecteurs, saluez !

* **

— A propos d'un duel qui a eu lieu dernièrement à Nice, M. D'Audigier raconte l'anecdote suivante dans la chronique de la *Patrie* :

" Provins est une de nos petites villes les plus pittoresques ; ses vieux monuments, ses remparts en ruine méritent d'être visités par les touristes.

" Dans cette place de guerre vivait, il y a vingt ans, un vieux soldat retraité, homme actif, vaillant, énergique, qui se battait jadis avec tant de fureur que Napoléon l'avait surnommé le *chien enragé*. A l'époque dont je parle, il avait alors soixante-seize ans. Il n'avait jamais été grand, et, sa maigreur ayant augmenté avec l'âge, il avait les apparences les plus chétives.

" Il se promenait un soir sur les remparts avec sa femme, beaucoup moins âgée que lui, mais comme lui petite et maigre. La vue de ce couple étique excita l'hilarité de deux soldats, qui regagnaient leur caserne d'un pas alourdi par le vin :

" — Dis donc, Pacot, dit l'un d'eux à son camarade, est-il bon ce vieil oiseau-mouche coucou avec son petit clou de femme ! une jolie paire de cassenoisettes !

" Le vieux brave tressaillit, roula des yeux irrités et mordit sa monstache ; la femme pesa de tout son poids sur le bras de son mari, qui déjà levait sa canne. L'ivrogne continua :

— Ohé ! les anciens, prenez garde de vous froter, ça pourrait prendre feu !

" En effet, l'ancien prit feu ; sa femme fit cette fois de vains efforts pour le retenir ; il s'avança vers le soldat, et le prenant par un bouton de sa tunique :

— Toi, l'ami, dit-il ; tu cherches une querelle, n'est-ce pas ?

— Tiens ! dit le soldat en regardant son camarade. Dis donc, Pacot, ma parole d'honneur, je crois qu'il parle, ce vieux *papier peint* !

— Je ferai plus, drôle, écoute-moi bien. Si tu n'es

pas tout à fait un capon, tu te trouveras ici, demain matin, devant cette porte, et nous continuerons notre conversation.

— « Un rendez-vous ? Dis donc Pacot, elle est plus forte, voilà qu'elle veut que nous nous allongions, c'est une vieille cassure ! »

— « Va, va demain, ici sur l'herbe tu trouveras à qui parler. »

— « C'est bien, c'est bien, la moitié de ça suffit. On y sera, mon brave. Faudra voir ça, pour rire. »

« Les deux troupiers, jeunes et vigoureux gaillards, s'éloignèrent en se tenant les côtes : ils ne prenaient certes pas au sérieux un combat contre un vieillard qui remplissait si mal ses habits : mais la pensée de ce duel grotesque leur paraissait amusante ; ils se promirent bien d'être exacte au rendez-vous. »

« Le lendemain, à l'heure dite, ils se trouvaient sur l'herbe, au pied du rempart, attendant les événements. »

« Leur attente fut courte. Au premier coup d'une horloge voisine, la porte s'ouvrit, et deux hommes parurent, couverts du grand costume de général, l'épée au côté, le chapeau à plumes sur la tête et une longue brochette de croix sur la poitrine. C'était la vieille cassure, le général X... accompagné du général commandant la place. »

« Je vous laisse à penser quelle fut l'épouvante des deux troupiers ! Ils restaient là béants, immobiles, comme frappés par la foudre : ils crurent leur dernière heure arrivée. »

« Le général X... s'avançant vers son adversaire, lui dit :

— « Camarade, voici mon témoin, je suis à votre disposition. Avant d'être ce que je suis, j'ai été ce que vous êtes ; il m'en souvient, et, j'ai su mieux que vous tenir une épée, je suis prêt à vous le prouver. »

« Mais le soldat était tombé à genoux et grelottait de peur. »

— « Relevez-vous, lui dit le général, je vous pardonne ; vous êtes assez châtié ; souvenez-vous seulement que celui-là est un lâche qui insulte un vieillard ou une femme. Allez et ne péchez plus. Votre général m'a promis que vous n'auriez pas même une punition. L'empereur me nommait autre fois le *chien enragé*, vous le voyez, je suis devenu doux comme un mouton. »

« Le coupable prit la main du général et la baisa respectueusement ; puis l'oreille basse, il s'esquiva avec Pacot qui, chemin faisant, lui disait :

— « C'est égal, il t'a proprement rivé ton clou, le vieux, et faut avouer qu'il n'a pas de méchanceté. »

* * *

— Voici à quels affligeants excès en sont venus les maniaques du calambour par à peu près.

La lettre suivante, — que j'attache au pilori de la publicité, — a été ramassée le 5 février dans le passage Choiseul :

« ...Aimez un marsouin pareil ! ! ! Ô ma *Juillet* aux yeux d'*août* ! qui aurait pu *septembre* à vous voir *décembre* à ce degré d'*octobre* ? ... »

« Autrefois *janvier* votre amour, *mai* aujourd'hui je *juin* et je rassemble tout ce qui reste du mien pour vous dire que vous *février* bien de changer de conduite. »

« C'est le dernier *avril* que je vous donne. »

* * *

Un officier de l'expédition de Chine racontait, dans un cercle, les émotions de son voyage :

— « La frégate qui nous transporta en soixante jours, disait-il, nous ramena en soixante-dix-sept. »

« — Pourquoi donc dix-sept jours de plus : s'écria un Calino fort agité. »

« — Parce que, pour revenir, ça allait en montant. »

* * *

— Les journaux des colonies viennent d'apporter un curieux récit de la séance du Sénat d'Haïti dans laquelle a eu lieu la prestation du serment du nouveau Président de la république. Cette séance a été d'autant plus solennelle que le nouveau Président y a fait comparaître la couronne de Soulouque. Il n'a pas voulu la briser, ce qui eût été un acte de vandalisme, mais il l'a frappée de trois coups « symboliques, » et l'a fait déposer au Trésor public « où elle ne sera plus appréciée qu'à sa juste valeur. » Grâce à cet ingénieux procédé, la dernière révolution d'Haïti aura été aussi remarquable par son économie que par sa clémence.

* * *

— Le *Times* rend justice en ces termes dans son numéro du 31 janvier aux frères des écoles chrétiennes :

« Il serait difficile de trouver des hommes plus dévoués et plus capables de remplir la tâche qu'ils ont entreprise, que les *Frères chrétiens* (sic). Ils s'obligent par des liens religieux au célibat, à la pauvreté et à l'éducation des enfants. Leur extérieur affable, leur excellente discipline, leur talent pour l'éducation et leur entier dévouement à leur devoir, doivent leur assurer le respect même des protestants. Ils emploient une excellente série de livres d'école. »

Cette appréciation fort remarquable dans les colonnes du *Times* est extraite d'une série d'articles sur l'éducation en France.

* * *

Merci à un ami de Marseille (rue Grignan) qui nous envoie l'acte certifié conforme ci-joint :

Registre des décès de la commune de X..... (BOUCHES-DU-RHÔNE.)
« Le vingt-six juin mil huit cent..... s'est présenté par devers nous (Pierre D., maire, remplissant les fonctions d'officier de l'état civil) le nommé Nicolas Boujut, lequel nous a déclaré que le nommé Dominique * Goujon, âgé de 38 ans, profession de vigneron, est décédé hier à 11 heures du matin, dans son domicile, à la Bodinière...
« En foi de quoi...
« Le maire,
« P. D. (signé). »

*(Mort par erreur.)
Le maire,
P. D.

* Remort.
Le 12 juillet 1861.
Le maire,
P. D.

Voici l'explication ?

Il y avait, à la Bodinière, deux frères : le jeune, Jean Goujon, meurt de la suette, le 26 juin, et on inscrit son frère Dominique, qui réclame bien naturellement.

Première rectification : *Mort par erreur.*

Mais Dominique s'avise de mourir quelque temps après de la même suette. Alors cette fois M. le maire, qui ne veut s'être trompé, triomphe et inscrit un superbe : *Remort.*

○ SALUTARIS.

(SOLO DE BARYTON).

Lento.

dolce

GUSTAVE SMITH.

ORGUE.

p

2° U - ni - tri - no - que Do - mi - no, Do - mi - no, Do - mi - no,

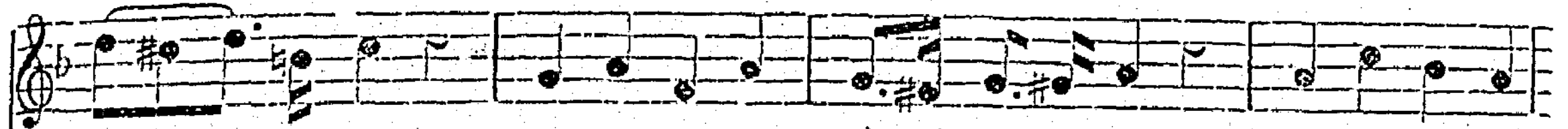
1° O sa - lu - ta - ris hos - ti - a, hos - ti - a, hos - ti - a,

p

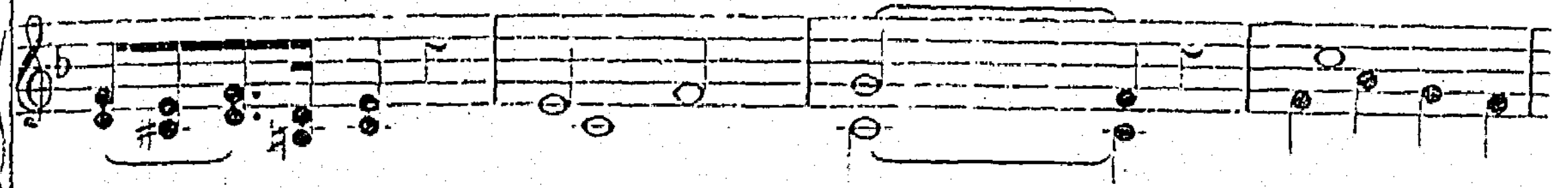
Sit sem - pi - ter - na glo - - - ri - a, sit sem - pi - ter - na

Quæ cœ - li pan - dis os - - - ti - um, quæ cœ - li pan - dis

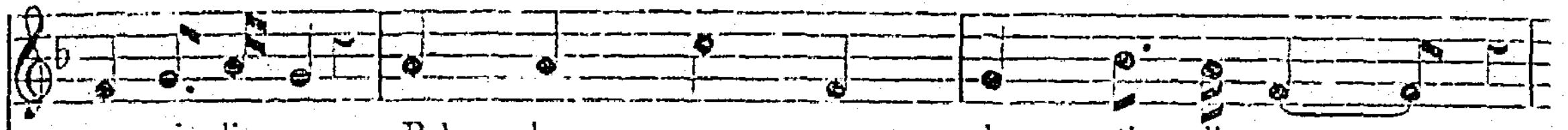
glo - - - ri - a Qui vi - tam si - ne ter - mi - no No - bis do - net



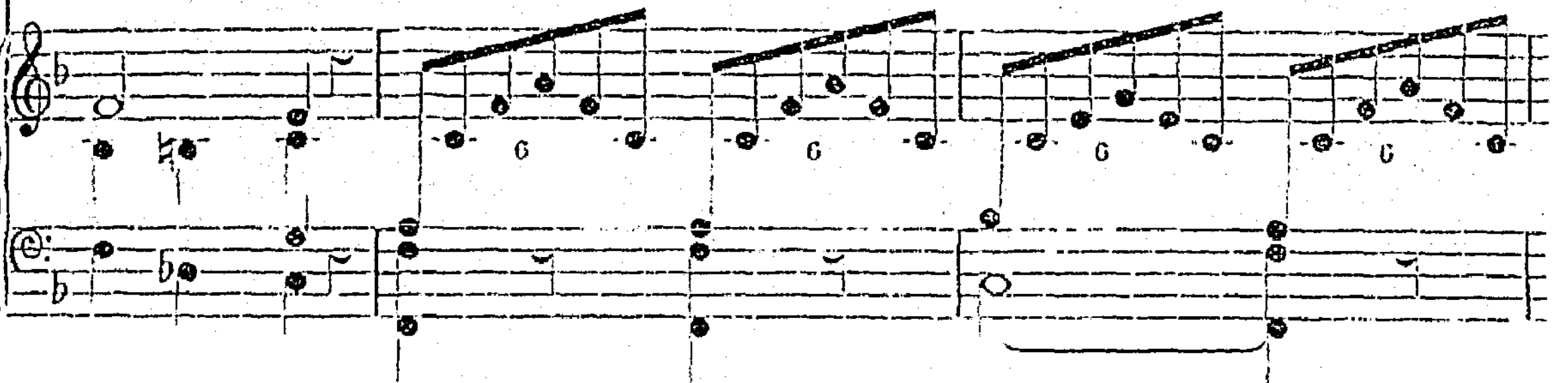
os - - - ti - um Bel - la pre - munt hos - ti - li - a Da ro - bur fer



in - pa - tri - a Qui vi - - tam - si - - ne - ter - mi - no



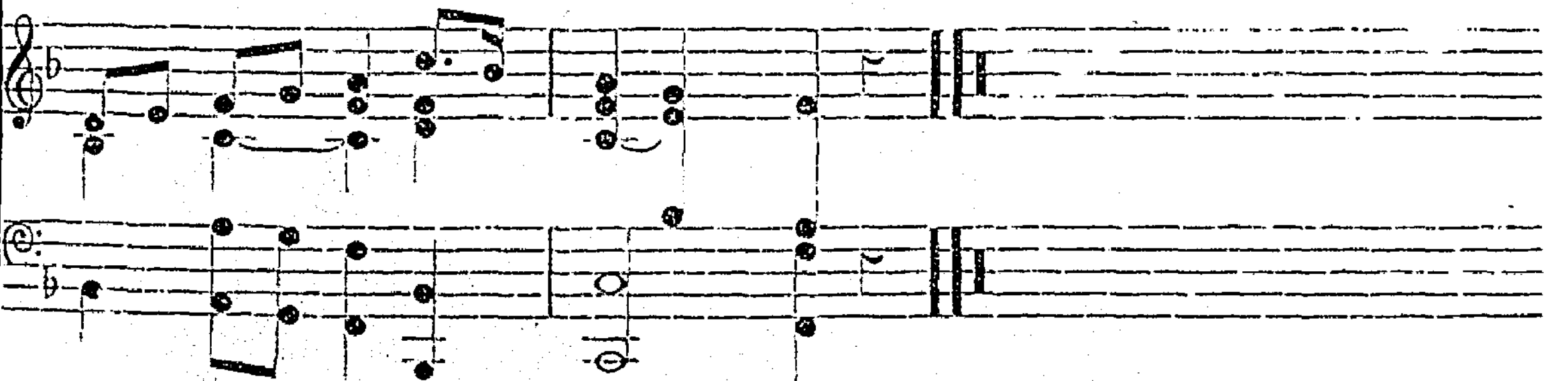
au - xi - li - um Bel - la - - pre - munt hos - ti - li - a



No - bis - do - net in pa - - - - tri - a.



Da ro - bur fer au - xi - - - - li - um.



VARIÉTÉS.

— Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que M. Cherrier, membre du Conseil de l'Instruction Publique, vient de faire don d'un vaste terrain, situé en arrière du Côteau-Barron, pour la construction d'un institut pour les sourdes-muettes. Dès qu'un édifice destiné à cet objet aura été érigé sur ce terrain, on y transportera l'institut actuellement dirigé par les Sœurs de la Providence. C'est là une nouvelle qui devra réjouir le cœur de tous ceux qui prennent intérêt à une classe si malheureuse et si nombreuse dans notre société. La modestie bien connue du donateur nous empêche d'offrir à sa générosité le tribut d'éloges auquel elle aurait droit.—*Journal de l'Instruction Publique.*

* * *

— Sur le boulevard Saint-Denis, un cabriolet de remise avait failli renverser une pauvre vieille qui traversait la chaussée: le voyageur pousse un cri d'effroi.— Oh! n'ayez pas peur, bourgeois, dit le cocher, j'ouvre l'œil: c'est mon intérêt, d'ailleurs, car, si j'écrasais c'te vieille femme, on me la ferait payer comme une neuve.

* * *

Souvent, à Paris, un mot sert d'oraison funèbre à un homme de mérite: nous rions de tout.

Un ami de M. Thibaudeau racontait sa mort devant Alexandre Dumas fils.

Il s'est assis, disait-il..., il a tourné la tête, il a ôté ses lunettes... et il est mort.

— Il a ôté ses lunettes? reprit A. Dumas. Au moins il ne s'est pas vu mourir.

AUX CORRESPONDANTS.

FRÉDÉRIC SALLY.—Au prochain numéro.

LA SALUTATION ANGÉLIQUE.—Excellente pièce d'excellents vers: aura bientôt son tour.

ST.-C.—J. B. P.—Nous voudrions avoir 48 pages au lieu de 24 pour répondre à des désirs d'auteurs, dont les vœux sont aussi les nôtres: mais les bonnes choses sont toujours actuelles et parcequ'elles se trouvent forcément différées, il ne faut pas croire à une foule de choses comme le fait notre honorable correspondant. Chacun croit que tel ou tel journal n'est intéressant que s'il publie de sa prose; c'est ce qui explique souvent pourquoi un rédacteur-en-chef suit conserver si peu d'amis.

ST. ANNE DE LA P.—Notre bienveillant abonné, qui nous écrit à la date du 14 février, voudra bien croire que sa demande a été remplie il y déjà longtemps; cependant nous nous hâtons de lui expédier de nouveau les exemplaires que la poste aura sans doute égarés.

A. C.—M.—Il nous a toujours semblé que les Maîtres de Poste qui ne se fessent point scrupule de briser l'enveloppe des journaux, pouvait tout aussi bien décacheter les lettres. L'indélicatesse, en ce cas, est sœur de la triponnerie. L'*Echo* est mis sous une large bande sur laquelle se trouve écrit le nom de chaque abonné; il est donc très-facile de savoir si le Maître de Poste l'ouvre, le lit ou le souille.

Nous prions M. A. C. de nous envoyer le nom de son Maître de Poste la prochaine fois que la chose lui arrivera.

On s'abonne au Bureau du Journal, No. 4, Rue St. Vincent maison voisine de la librairie Rolland et Fils.

Prix pour 12 mois..... \$2.50
" " 6 mois..... \$1.75

Les abonnements datent du 1er Janvier et du 1er juillet; on ne s'abonne pas pour moins de six mois.

Abonnement payable d'avance.

Toutes lettres, correspondances, manuscrits &c., doivent être adressés franco à M. le Gérant, au Bureau de l'*Echo*, No. 4, rue St. Vincent.

Explication du dernier Rébus.

Laie tonneaux-creux son laie plus so-Nord.—Les tonneaux creux sont les plus sonores.

REBUS.



Explication au prochain numéro.